

L'ARCHE *Editeur*

Max FRISCH

Santa Cruz

Traduit par
Feru TAIZIN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Tous droits réservés pour la traduction
française : L'Arche Editeur,
86, rue Bonaparte, 75006 Paris.

MAX FRISCH

SANTA CRUZ

Romance

Personnages

ELVIRA - Une femme de trente cinq ans.

VIOLA - sa fille

LE CHEVALIER - son époux

PELEGRIN - un vagabond

Une patronne d'auberge

Un docteur

Un serviteur

Un secrétaire

Un écuyer

Un nègre

PEDRO - un poète enchaîné

Des paysans

Des matelots

Des fossyeurs

La pièce se déroule en sept jours et en dix-sept ans.

PROLOGUE

Dans une auberge.

Les paysans sont assis d'un côté, ils jouent aux cartes, ils ont un air las et maussade. De l'autre côté, sur le devant de la scène, on voit le docteur et le vagabond. Il est accroupi sur la table et il joue de la guitare en fredonnant.

LE VAGABOND - C'est un chant javanais ... celui qu'ils chantaient toujours, les matelots, ces démons bruns au yeux de chat, quand nous étions couchés là-haut sur le pont arrière, et que nous ne pouvions pas dormir tellement il faisait chaud ! Nous avons contourné le Grand Cap, nous avons navigué pendant sept semaines, nos tonneaux puaient jusques au ciel, mais la lune était suspendue comme un gong d'argent sur la mer, elle était accrochée comme un lampion entre les mâts ... C'est alors qu'ils le chantaient, des nuits durant, toutes les nuits sans vent...
Il fredonne le chant une fois de plus.

LE DOCTEUR - Joséphine ?

Un homme est entré, il secoue la neige de son manteau.

L'HOMME - Oh ! quelle neige... Au cimetière là-bas il y a encore un enterrement, cher Docteur ! Ils sont arrivés là avec de l'encens et des psaumes ; le cadavre par devant et maintenant, que Dieu me pardonne, ils ne retrouvent plus la tombe - tellement il neige fort.
Il s'assoit - Pour moi un kirsch.

LE DOCTEUR - Par ici, Joséphine, encore une bouteille !
La patronne s'en va.

LE VAGABOND - Elle m'a aimé.

LE DOCTEUR - Qui ?

LE VAGABOND - Il se peut que je me sois comporté comme un coquin, alors, il y a dix sept ans, et pourtant, mon cher Docteur, croyez-le, - comme on croit à un miracle, sans condition : elle m'a aimé !

LE DOCTEUR - Qui ?

LE VAGABOND - Je n'ai pas su d'autre moyen pour la revoir ; il me fallait un bateau, le premier qui aille - Nous l'avons capturé, au large du Maroc. Pauvres Français ! Nous les balancions par dessus bord, soûls comme ils étaient, floc, floc, floc. Quant au blason, nous l'avons recouvert de peinture... Nous avons hissé les voiles et pendant treize semaines j'ai vogué, après elle.

LE DOCTEUR - Qui ? elle ?

LE VAGABOND - Il ne faut pas que je ris quand je pense à Monsieur son Père ! J'ai un amour de fille, disa il : mais vous les gaillards, vous ne méritez pas de (vous n'êtes pas digne) de la regarder ! Où est-elle donc ? je demandai. Ça ne te regarde pas grommelait le vieux Monsieur : elle est fiancée.

LE DOCTEUR - Fiancée ?

LE VAGABOND - Avec un gentilhomme, avec un Chevalier !

LE DOCTEUR - (Pour de bon ?) Vrai ?

LE VAGABOND - C'est vrai : et la même nuit, elle fut sur mon bateau, dans mes bras, dans ma cabine.

LE DOCTEUR - QUI ?

LE VAGABOND - Elvira, une fille délicieuse.

LE DOCTEUR - Elvira ? Notre Chevalière ? La Dame du château ?

LE VAGABOND - Chut ! (taisez-vous)
la patronne apporte une nouvelle bouteille.

LA PATRONE - Messieurs Dames c'est ma dernière bouteille.

LE DOCTEUR - Notre ami a soif.

L'AUBERGISTE - Il en a l'air.

LE DOCTEUR - Notre ami, il faut que vous le sachiez, a presque fait le tour du monde, il a vu plus de choses qu'une Joséphine n'en peut rêver.

LA PATRONE - Savez-vous donc ce à quoi je peux rêver ?

LE DOCTEUR - Le tour du monde, je dis bien, jusqu'à ce qu'il soit pris par la fièvre.

L'AUBERGISTE - La fièvre ?

LE DOCTEUR - Pendant toute une année, il n'a pu rien boire, il faut que vous le sachiez - aujourd'hui, nous fêtons sa guérison !

L'AUBERGISTE - Félicitations... elle remplit les verres.
Si c'est vrai.

LE VAGABOND - Et comment, c'est vrai.

L'AUBERGISTE - Nous voulons l'espérer, Seigneur. C'est qu'il en a déjà beaucoup raconté, le cher Docteur, il veut du bien aux hommes, c'est pourquoi il ment si souvent.

LE VAGABOND - Consolez-vous, bonne femme, il n'a pas menti, pas un mot.

L'AUBERGISTE - Comment le savez-vous ?

LE VAGABOND - Comment ! Parce qu'il n'a pas dit un seul mot, c'est moi qui ai dû le lui dire, que j'étais guéri.

L'AUBERGISTE - Et bien alors ...

LE VAGABOND - Plus guéri que jamais depuis ma naissance.

L'AUBERGISTE - Avotre santé !
elle s'assoit.
Il en était autrement, parfois, vous savez, on buvait et on riait, on fêtait la guérison, nous connaissons bien ça, et un mois plus tard, il

était couché là-bas dans le cimetière, à chaque fois, l'autre avec la guérison... Ben oui, je raconte seulement... Et tout cela, vous comprenez rien que par amour de l'humanité ; il tourne autour des gens pour les soigner, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espoir, et puis alors, son bon cœur prend la relève : pourquoi ne seraient-ils pas gais, dit-il, ceux qui n'ont plus d'espoir.

LE VAGABOND - Consolez-vous bonne femme -

L'AUBERGISTE - Je sais, je sais !

LE VAGABOND - En un mois ? dites-vous.

L'AUBERGISTE - Vierge Marie, comprenez moi bien ! il rit -

LE VAGABOND - Dans un mois bonne femme, il y aura bon temps déjà, que je serai sur la vaste mer - il boit - Soyons sérieux, cher Docteur, à Cuba, il y a une ferme, toute abandonnée, brûlée et desséchée, une ferme, qui m'attend, pour porter les fruits, des fruits : ananas, pêches, prunes, figues, raisins. Dans un mois nous appareillons... dans un an sur mon honneur, vous recevrez le premier café !

L'AUBERGISTE - Du café ?

LE VAGABOND - Ces dernières semaines, quand j'étais couché là-haut, malade, perdu, voué à un enfer de fièvre prisonnier de votre hôpital, et celui qui me disait un mot réconfortant, il était confus, parce qu'il tenait pour un mensonge que je me rétablissais que je me tienne à nouveau sur mes jambes, que je puisse aller où j'ai envie... pendant toutes ces semaines, qui maintenant sont du passé : une fois encore, boire une bouteille, toujours je pensais, une fois encore me trouver chez les hommes vivants ! ...

LE DOCTEUR - Je sais, c'est là vous le disiez souvent.

LE VAGABOND - Et maintenant ? (Et à présent ?)

LE DOCTEUR - La bouteille ... elle n'est pas encore vide.

LE VAGABOND - Regarde l'un d'entre eux.

LE DOCTEUR - Ne les vois.

LE VAGABOND - Pourquoi ne vivent-ils pas ?

LE DOCTEUR - Que voulez-vous dire par là ?

LE VAGABOND - La vie est courte. Vous ne le savez pas ?
Pourquoi ne chantent-ils pas ? Pourquoi ne
vivent-ils pas ? ... Vivre - -
Remue-ménage chez les paysans.

LE PREMIER - Je te le dis, tu m'emmerdes.

LE DEUXIEME - Demain j'amène les boeufs .

LE PREMIER - Je ne les nourrirai pas, çc je l'ai déjà dit au
marché avant hier, et quand bien même ils me met-
traient le diable dans l'étable, je ne les nour-
rirai pas.

LE TROISIEME - Le printemps venu, quand on peut les atteler à
la charrue, le printemps venu, tu en es bien
content.

LE PREMIER - Le printemps venu

LE TROISIEME - Le chevalier (l'a fait dans une bonne intention)
pensait bien faire.

LE PREMIER - Bonne intention ! Tout le monde peut acheter des
boeufs, il suffit d'avoir de l'argent. Et que le
fermier les nourrisse ! C'est Martini la semaine
prochaine, et je le lui jetterai à la figure :
~~les bonnes intentions et les bonnes actions, Votre~~
notre chevalier à la figure
Grâce, ça fait deux.

LE TR ISIEME - Avec de tels discours nous gâchons tout ...

LE PR MIER - A tout

ils continuent à jouer, sans un mot, mais en abat-
tant les cartes avec bruit sur la table.

4

LE VAGABOND - Qui sont ces hommes-là ?

L'AUBERGISTE - Des gens de la ferme.

LE DOCTEUR - Ils sont du château.

LE VAGABOND - Du château ?

LE DOCTEUR - Comme les boeufs à la charrue.

L'AUBERGISTE - Depuis des mois, ils ne font que se disputer au sujet de ces deux boeufs, que le Chevalier leur a achetés ; bientôt il vaudra mieux demander aux boeufs ce qu'il faut faire d'eux.

LE VAGABOND - Le Chevalier, dites-vous ?

L'AUBERGISTE - Notre Chevalier ! comme disent les gens ici. Notre Château ! Et avec ça personne n'y a mis les pieds au château,...

LE VAGABOND - Pourquoi pas ?

L'AUBERGISTE - Ils ne laisseront entrer personne. Sauf les fermiers, quand il viennent apporter leur oie pour Martini.

LE VAGABOND - Et pourquoi ne laissent-ils entrer personne ?

L'AUBERGISTE - Pourquoi ? Allez-y (voir) et demandez, si vous voulez vraiment le savoir ; essayez toujours. Le Chevalier aura un plaisir fou à vous voir.

LE VAGABOND - Pourquoi ?

L'AUBERGISTE - Homme d'Ordre, comme il est, le contraire d'un vagabond...

LE VAGABOND - Au fond de quoi a-t-il l'air ?

L'AUBERGISTE - Le Chevalier ?

LE VAGABOND - Et bien - d'abord : d'un aigle qui fume la pipe.

LE DOCTEUR - Tout à fait ça !

L'AUBERGISTE - Un aigle qui fume la pipe -

LE VAGABOND - Et des enfants il en a aussi ?

LE DOCTEUR - Une fillette .

LE VAGABOND - Ah !

LE DOCTEUR - Cela vous étone-t-il ?

LE VAGABOND - Une fillette ...

L'AUBERGISTE - (Il y a) des bruits (qui) courent, si vous voulez le savoir, (il y a) des bruits (qui) courent, elle ressemble très peu à son père, la gracieuse enfant... Je ne fais que raconter, ce qui se dit, mon Dieu, une Chevalière aussi est une femme, une Chevalière aussi a été jeune une fois.

LE VAGABOND - Et maintenant elle ne l'est plus ? ...

L'AUBERGISTE - Il le dit comme s'il en était fâché !
Elle aussi, je peux vous le dire, elle aussi, elle a presque fait le tour du monde -

LE VAGABOND - Et si je peux encore me permettre une question.

L'AUBERGISTE - Quoi donc ?

LE VAGABOND - Comment s'appelle-t-elle au fait ?

L'AUBERGISTE - Qui ?

LE VAGABOND - La mère, la Chevalière, la maîtresse (de maison)
l'épouse, qui habite le château là-bas ?

L'AUBERGISTE - Pourquoi vous faut-il le savoir ?

LE VAGABOND - Oh ... Elvira ?

L'AUBERGISTE - Il me semble, Seigneur, que vous êtes au courant.

LE VAGABOND - Oh... pas vraiment... Il pince sa guitare.
Quel beau nom !
Pour une Dame. On entend des bruits de pas.

L'AUBERGISTE - Mon Dieu, mon Dieu, qui est-ce qui vient là ?
Elle sort

LE DOCTEUR - Vous avez l'air frappé, mon ami.

LE VAGABOND - Je vais (monte) au château.

LE DOCTEUR - Vous ? Vraiment ?

LE VAGABOND - Je vais au château.

LE DOCTEUR - Vous pensez être reçu ?

LE VAGABOND - Une fois encore être chez les vivants... Vous voulez dire à cause de mes souliers, de ma veste ? Elle m'a aimé. Comme je suis. Pourquoi ne nous dirions-nous pas bonjour ? ... Je n'en veux pas plus... Une fois, nous serons seuls un moment, Elvira et moi. Je tiens les bougies. Je ne l'embrasse pas. Ne profanons pas le passé. Ne répétons rien. Je vois, elle respire. Que cela me suffise. Et demain je repars en voyage.

LE DOCTEUR - Il en sera ainsi, ^(ira)exactement !

LE VAGABOND - Comme il en sera (ira) toujours, cher Docteur, c'est la vie, une fois encore la vie. -
Deux hommes sont entrés, ils posent leurs bûches contre le mur.

L'HOMME - Alors, Messieurs les Fossoyeurs, l'avez vous trouvé ?

LE GRAND - Que devons-nous trouver ?

L'HOMME - Je pense à la tombe.

LE PETIT - Au Diable, nous avons creusé une toise à la pelle, ce matin, c'est une tombe qui ne peut être mieux creusée ; depuis que j'ai été amnistié, j'ai travaillé aux dix sept tombes.

LE GRAND - Et comment qu'ils l'ont trouvée ?

LE PETIT - Le curé l'a trouvée.

L'HOMME - Comment cela ?

LE GRAND - Très simple, mon Cher, très simple.

LE PETIT - Tout d'un coup, son bréviaire à la main, il s'est enfoncé dans la neige - pfutt ! et sa consolation avec.

LE GRAND - C'est bien fait, un Schnaps, bien tassé le Schnaps. Les paysans qui écoutaient en jouant, se passent l'histoire.

LE PREMIER - Qui ?

LE DEUXIEME - Le Curé ! Eclats de rire des paysans.

L'AUBERGISTE - Hélas ! Où va-t-il ? Qu'est-ce que ça veut dire Héla ! Où va la guitare ? ... Héla ! ... Vagabond ! ... L'aubergiste lui court après.

LE GRAND - Il faut bien l'avouer, Docteur, vous nous donnez beaucoup de travail là-haut, avec l'exercice de votre art. Le travail est bénéfice, je dis, comprenez moi bien, et un bénéfice honnête, je dis, et on travaille pour, tout un bon sang de matin glacial et mourir, il le faut de toutes façons. Pourquoi ne viendraient-ils pas ici, les gens pour ça, nous en vivons, que je me dis... La patronne revient.

L'AUBERGISTE - Quel salopard ! le voilà qui décampe, ce vagabond ! Avec ma guitare ! ... Vous pouvez toujours rire, c'est ma guitare, pas votre guitare.

LE DOCTEUR - Je ne ris pas du tout.

L'AUBERGISTE - La voilà qui décampe.

LE DOCTEUR - Ne vous en faites pas, Joséphine ! Vous la retrouverez votre guitare.

L'AUBERGISTE - C'est vous qui le dites.

LE DOCTEUR - Je m'en porte garant.

L'AUBERGISTE - Mais quand ? Quand ?

LE DOCTEUR - Très bientôt.

L'AUBERGISTE - Et comment ? J'aimerais bien savoir. Comment ?

LE DOCTEUR - Elle n'ira pas loin, la guitare, pas plus loin que lui.

L'AUBERGISTE - Qu'est-ce que ça veut dire ?
Elle aperçoit quelque chose sur la table.
Et ça ?

LE DOCTEUR - En guise de paiement. Un corail.

L'AUBERGISTE - Un corail ?

LE GRAND - Un vrai corail ? Les fossoyeurs approchent.

LE PETIT - Est-ce que tu as déjà vu un corail toi ?

L'AUBERGISTE - Ce vagabond alors ... Ils examinent l'objet.

LE DOCTEUR - Il veut faire une sérénade, vous comprenez, là-bas au château.

L'AUBERGISTE - Il croit qu'ils vont le laisser entrer ?

LE DOCTEUR - Il le croit.

L'AUBERGISTE - Avec ma guitare ! Si on lui permet de s'asseoir avec les domestiques, en bas dans la cuisine, c'est déjà pas mal (beaucoup).
On entend de la musique, c'est l'air javanais.

LE DOCTEUR - Vous entendez ? Voilà ce qu'il ressent, c'est un état merveilleux, une euphorie, comme elle existe dans les livres ; tout lui paraît possible et facile, il se sent plein de vie, plus que nous tous ensemble, plein de musique...

L'AUBERGISTE - Lui aussi ?

LE DOCTEUR - Lui aussi.

L'AUBERGISTE - Dans un mois ?

LE DOCTEUR - Dans une semaine. L'aubergiste se signe.

LE GRAND-De tous les pays des hommes ils viennent ; mais nous,
nous en vivons, je me dis...

L'AUBERGISTE - Dans une semaine ? ...

LE DOCTEUR - Pour un peu je l'envierais.

L'AUBERGISTE - De ne vivre qu'une seule semaine ?

LE DOCTEUR - Disons : de vivre (toute) une semaine.

ACTE PREMIER

Au château.

Le chevalier est debout, il bourre sa pipe.

Un secrétaire est assis à une table où des bougies brûlent.

Un jeune homme attend.

LE CHEVALIER - Voilà tout ce que j'ai à te dire.
La situation est claire. N'en parlons plus...
Voilà tes gages.

LE GARÇON - Sa Grâce veut-elle me chasser ?

LE CHEVALIER - Il faut que l'ordre soit.
Il allume sa pipe.
Huit années durant tu as été mon écuyer.

LE GARÇON - Huit années et demie.

LE CHEVALIER - Et chaque jour, quand tu venais me remplir cette
blague, chaque fois, tu m'as volé une poignée d
tabac, tout au long de huit années et demie.

LE GARÇON - Monseigneur, je regrette.

LE CHEVALIER - Moi aussi Kurt.

LE GARÇON - Je sais, je n'ai pas dû faire cela ; d'ailleurs
ce n'était pas une poignée, comme le dit votre
Excellence, mais seulement une prise, rien qu'une
prise, tout de même ça fait une différence, Excellence
ce pendant huit années et demie.

LE CHEVALIER - Je t'aimais bien, tu étais joyeux. Ils ne sont
pas nombreux ceux qui ont chanté dans cette
maison, pendant huit années. La plupart désapren
nent peu à peu ; ils s'imaginent, parce que moi
je ne sais pas chanter que je n'aim pas le chant... Tu as pris
grand soin des chevaux, je n'ai jamais eu de
mon écuyer.

16

LE GARCON - Monseigneur L^e disait souvent.

LE CHEVALIER - Je regrette de devoir te chasser.

LE GARCON - Et si je remplaçais le tabac ? On pourrait calculer combien ça fait, chaque jour une prise pendant huit années et demie - et ce serait un tabac de la même espèce.

LE CHEVALIER - Il ne s'agit pas du tabac, jeune homme.

LE GARCON - Pourquoi donc, Son Excellence veut-elle me chasser si ce n'est pas à cause du tabac ?

LE CHEVALIER - L'ordre doit être. (il faut que l'ordre doit)
Dans le ton du début

Voilà tes gages. La nuit tu peux la passer dans la maison ? Mais demain je le répète, je ne veux plus te voir.

Le garçon prend ses gages et sort.

Je regrette. Si je lui pardonne, il va s'imaginer que je le fais dans le seul but de ne pas avoir chercher de nouvel écuyer, et n'aurait-il pas un peu raison ? Ce serait plus commode pour moi, en effet, mais je lui rendrais un mauvais service il serait insolent. Il a besoin d'un maître qu'il puisse respecter ; il ne deviendra pas son propre maître.

Au secrétaire : Où en sommes nous restés ?

LE SECRÉTAIRE - "Troisièmement, en ce qui concerne la paire de boeufs, que j'ai achetée, pour que vous puissiez les atteler à la charrue au printemps-et maintenant que c'est l'hiver, personne ne veut les nourrir."

LE CHEVALIER - Je vous le conseille, rassemblez vos écrits et aussi votre bonne volonté, pour que ça suffise. Je le dis également, pour que nous puissions vivre les uns avec les autres, la vie de chaque jour. C'est Martini après demain ; si vous venez au château nous parlerons de tout cela.

Le secrétaire continue à écrire.

Voilà c'est tout. - Non écris encore : en ce qui concerne l'épidémie dans les sabots, qui nous donne tant d'inquiétude -

15
LE SECRETAIRE - "Qui nous donne tant d'inquiétude .."

LE CHEVALIER - Si, comme j'ai dû le constater l'autre jour, vous faites boire de l'eau de vie aux bêtes et que vous en attendiez Dieu sait quel miracle, alors c'est de l'eau de vie perdue. Brossez les animaux comme je l'ai ordonné et puis avalez-la vous-même votre eau de vie, mais d'abord brossez les bêtes.

Il se détourne
C'est tout pour aujourd'hui.

LE SECRETAIRE - Encore le journal.

LE CHEVALIER - Epargne-moi.

LE SECRETAIRE - Sa Grâce, rien n'est prévu encore pour la semaine.

Le chevalier s'assoit.

LE CHEVALIER - Qu'est-ce que nous vivons pendant une semaine ? Les jours deviennent plus courts, les obligations comme la neige, pas même pouvoir monter à cheval, pas même l'aventurette d'une chasse au lièvre. Dimanche, le tant, anniversaire de ma chère Femme, nous avons mangé une oie, merveilleux... plus loin : ai congédié mon écuyer... plus loin :

LE SECRETAIRE - Il faut que l'ordre soit.

LE CHEVALIER - Bon sang tu écrivais ?

LE SECRETAIRE - "La vie d'un Chevalier pendant une semaine".

LE CHEVALIER - Tais-toi.

LE SECRETAIRE - Je pensais vraiment que vous disiez la vérité.

LE CHEVALIER - Arrête toi là. Mais ne lis cela à personne, ne le lis même pas à moi... Va prendre vite ton repos. Il est tard à nouveau.

Le secrétaire range ses affaires, s'incline
et sort.

Je vois d'ici le Jugement Dernier : à côté de

Dieu le Père qui a prononcé mon nom, se tient ce fripon de Secrétaire, on sonne la trompette : et il lit - il faut que l'ordre soit, il faut que l'ordre soit... à tous les anges du Ciel, à moi-même encore blême d'être tout juste mort, il fait la lecture.

Un serviteur est entré

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LE SERVITEUR - Je dérange Monseigneur ?

LE CHEVALIER - Tu apportes le bois, c'est bien.

LE SERVITEUR - Je pensais : il neige ... dehors.

LE CHEVALIER - En effet, depuis sept jours déjà.

LE SERVITEUR - Et sept nuits.

Il est debout, les bras chargés de bois.
Depuis sept jours et sept nuits déjà il neige. Ce n'est encore jamais arrivé. Il tombe une immobilité alentour, qui augmente toujours. Il neige sur la forêt, sur les chemins, sur chaque pierre sur chaque branche et sur chaque poteau ; immobilité, immobilité et seule, et la neige ; depuis sept jours déjà et sept nuits. Où que l'on tourne ses regards, il neige. Jusque sur les chandelles de glace, il neige. Et il neige sur le ruisseau, et tout devient muet...

Il regarde fixement devant lui.
Monseigneur ?

LE CHEVALIER - Oui ?

LE SERVITEUR - Notre fontaine dans la cour a disparu.

LE CHEVALIER - Est-ce que tu as peur ?

LE SERVITEUR - Peur ?

Il s'agenouille et fait le feu dans la cheminée.

En bas dans la cuisine tous, nous nous tenons là bas dans la cuisine, depuis dimanche dernier, personne n'est retourné dans sa chambre, chacun

prétend que la chambre est froide et que la neige pénètre par les tuiles, alors nous dormons tous en bas dans la cuisine, les petits enfants dorment dans un panier de légumes et souvent nous causons une bonne moitié de la nuit, et Joseph dit qu'on n'a jamais vu ça qu'il neige depuis si longtemps. Sept jours et sept nuits durant, sans arrêt, cela veut dire quelque chose, qu'ils disent, et seul l'étranger qui est assis sur la table avec sa guitare, se rit toujours de nous.

Il se tourne

Monseigneur, c'est un être bien étrange.

LE CHEVALIER - Qui ?

LE SERVITEUR - L'étranger qui est assis sur la table avec sa guitare et qui nous parle de peuplades nues qui ne savent pas du tout ce qu'est la neige, ni la peur, ni les obligations, les redevances, le mal aux dents. Ça existe. Et il existe aussi des montagnes qui crachent du soufre et de la fumée, et des pierres ardentes dans le ciel bleu, comme ça ; il l'a vu, de ses propres yeux vu. Évidemment notre terre est brûlante au dedans. Et des poissons, il existe aussi qui savent voler, s'ils veulent, et du fond de la mer, quand on lève les yeux, il jette, le soleil des éclats de verre vert... Il a un corail dans la poche de son pantalon..., Monseigneur, nous l'avons vu.

LE CHEVALIER - Qu'est-ce que c'est que cette chouette-là ? D'où sort-il ?

LE SERVITEUR - De partout pour ainsi dire. A l'instant il nous parlait du Maroc, de l'Espagne, de Santa Cruz.

LE CHEVALIER - Santa Cruz ?
Le chevalier se lève

LE SERVITEUR - Oui, il est arrivé au château voilà six jours. Il avait l'air ivre. Il ne savait même pas ce qu'il voulait. Nous l'avons étendu sur de la paille. Mais le lendemain matin il neigeait et il neigeait...

Votre Grâce croit-elle que cela va s'arrêter un jour ?

Le Chevalier est debout devant le Globe.

LE CHEVALIER - Un jour, tout s'arrête Kilian.

LE SERVITEUR - Tout ?

LE CHEVALIER - Même les devoirs, les redevances, le mal aux dents, l'épidémie aux sabots, les boeufs, tout, se vêtir, se dévêtir, se nourrir, la fontaine dans la cour. Une fois il ne cesse de neiger. L'Acropole, la Bible... une immobilité viendra comme si tout cela n'avait jamais été.

LE SERVITEUR - Le feu a pris. Permettez, Votre Grâce que je retourne à la cuisine ?

ELVIRA est entrée

ELVIRA - Ici il fait plus chaud... Ah, que je n'oublie pas Kilian nous dînerons ici, pas là-bas.

LE SERVITEUR - Comme Votre Grâce l'ordonne.

Le serviteur s'éloigne, laissant le couple seul elle s'assoit vers la cheminée et se chauffe les mains ; il est toujours debout devant le Globe.

ELVIRA - Ici il fait plus chaud. L'eau gèle dans le vase.

LE CHEVALIER - Santa Cruz ...

ELVIRA - De quoi veux-tu parler ?

LE CHEVALIER - Santa Cruz... Tu te rappelles Santa Cruz ?

ELVIRA - Pourquoi faire ?

LE CHEVALIER - Ce mot déborde de ruelles inconnues et d'azur, d'arches, de palmiers et d'agaves, de mars, de mâts, de mer... Ca sent le poisson et le varech, comme si c'était hier, je vois le port éclatant de blancheur. Encore maintenant, j'entends le gars debout dans le tricot sale : nous partons pour Hawaï. Vous voyez le bateau avec le pavillon rouge ? Il rit - Dans un quart d'heure nous partons pour Hawaï.

ELVIRA - Est-ce que tu te repends encore de ne pas être marié alors ? D'être resté à mes côtés ?

LE CHEVALIER - Je pense souvent à ce gars.

ELVIRA - Tu ne me réponds pas.

LE CHEVALIER - A-t-il déjà atteint Hawaï ? Souvent je fais tourner la boule par là : la Floride, Cuba; Java - peut-être qu'il vit aujourd'hui à Java ?

ELVIRA - Ou alors il a péri.

LE CHEVALIER - Non pas ça.

ELVIRA - Peut-être qu'une épidémie l'a fauché.

LE CHEVALIER - Non pas ça.

ELVIRA - Ou bien la guerre ou la tempête l'a-t-elle noyé pitoyablement ?

LE CHEVALIER - Non pas ça.

ELVIRA - Comment pas ça ?

LE CHEVALIER - Il vivra aussi longtemps que je vivrai.
Elle le regarde émerveillée.

ELVIRA - Comment sais-tu cela ?

LE CHEVALIER - Tant que je vivrai, ma nostalgie est avec lui ; il l'a emportée avec sa voile qui le pousse sur les mers ; et moi, assis là, je ne sais même pas où il se balade avec toute ma nostalgie - cependant que moi je travaille - le long de ces ports, ces côtes, ces villes que je ne connais point.

ELVIRA - Laisse le aller à la dérive.

LE CHEVALIER - Je le laisse ... petit silence

ELVIRA - C'est Martini après-demain. As-tu songé que les gens viendront ? Nous leur donnerons une soupe chaude, n'est-ce pas ?

Il n'a pas entendu

LE CHEVALIER - Certains jours, tu sais ce que j'aimerais certains jours ?

ELVIRA - Partir pour Hawaï.

LE CHEVALIER - Je voudrais le connaître encore une fois celui qui mène mon autre vie. C'est tout. Je voudrais savoir ce qu'il devient. Je voudrais entendre (écouter) tout ce que je n'ai pu vivre. Je voudrais voir quelle aurait pu être ma vie. C'est tout.

ELVIRA - Que de chimères.

LE CHEVALIER - Ce ne sont pas des chimères. Il est bien là en chair et en os, qui ronge mes forces et vit d'elles, se nourrit de ma nostalgie, autrement, je ne serais pas toujours si fatigué, si vieux.

ELVIRA - L'es-tu vraiment. ?

LE CHEVALIER - Souvent, trop souvent.
Elvira plaisantant.

ELVIRA - C'est peut-être le vagabond, qui chante en bas dans la cuisine, le garçon qui distrait nos domestiques avec un corail et une guitare ? Ma suivante m'a parlé de lui. Peut-être est-ce lui ?

LE CHEVALIER - Peut-être.

ELVIRA - Suffit maintenant !
Elle se lève
La neige vous rend elle tous fous ? Ma suivante rêve de poissons qui peuvent voler.
Petite pause

LE CHEVALIER - Quand je passe les soirées assis à tes côtés, par exemple, quand je lis - que cherchons nous d'autre si ce n'est celui qui mène notre autre vie, la vraie peut-être, celle que j'aurais aujourd'hui, si j'étais monté à bord du bateau étranger, si j'avais choisi la Mer et non pas la terre, le ris que non pas la sécurité. C'est lui que je cherche lui auquel je ne cesse de me dépenser, même si j'apprécie notre bonheur... notre enfant, notre terre, quand vient l'été, et qu'au petit matin je galope à travers les champs et les semences, quand le

soir, les nuages du crépuscule s'étirent sur le blé, notre blé, je sais que je suis heureux.

ELVIRA - Je pensais que tu l'étais.

LE CHEVALIER - Tout cela ici - je ne crois plus que c'eût été pour moi, la seule vie possible. Tu comprends ?

ELVIRA - Mais alors ?

LE CHEVALIER - J'y ai cru de toutes mes forces, dans la mesure où c'était encore un but, non pas ~~un~~ accomplissement, possession, quotidien (une chose accomplie - un chose qui m'appartient - une chose de tous les jours ?)

ELVIRA - Et tu ne crois plus en Dieu ?

LE CHEVALIER - Comment Cela ?

ELVIRA - Il me semble.. Feu mon Père m'écrivait une fois : Ne crains pas les hasards. Que tu épouses un pirate ou un Chevalier, ton existence n'aura pas le même aspect : mais toi, tu restes Elvira. Je me suis sentis confondue et confiante à la fois, et le prochain hasard fut un chevalier, comme tu sais, et j'ai dit Oui... C'était à Santa Cruz.

LE CHEVALIER - C'était il y a dix sept ans.... Il s'est relevé. Il est temps maintenant que je me change. On dine ici, dis-tu ?

Le serviteur est entré, il met le couvert.

ELVIRA - Encore un, Kilian.

LE SERVITEUR - Votre Grâce ?

ELVIRA - Apporte un troisième couvert (un couvert de plus)

LE CHEVALIER - Qui attends-tu ?

ELVIRA - Et va dire à l'étranger qui est assis en bas dans la cuisine, que nous l'attendons pour diner - ici, sans même le connaître.

LE SERVITEUR - Le vagabond ?

ELVIRA - Nous l'attendons, il est notre hôte.

LE SERVITEUR - Comme votre Grâce l'ordonne.
Le serviteur s'éloigne.

LE CHEVALIER - Que signifie ?

ELVIRA - Tu veux faire sa connaissance, ne le disais-tu pas ?

LE CHEVALIER - Tu es folle !

ELVIRA - J'espérais te faire plaisir, nous connaissons ton autre vie, comme tu appelles ça. Ce sera un diner intéressant
Elvira s'est assise au piano.
Sérieusement, mon cher Epoux, que dirais-tu si je m'abandonnais au souvenir, comme toi ? Si je parlais alors d'une Elvira qui vit mon autre vie, peut-être la vraie, loin d'ici...

LE CHEVALIER - La Femme, dit-on, sait oublier plus facilement.

ELVIRA - Dit-on. Je n'ai pas oublié. Pelegrin, était son nom.
Petite pause
Mais la femme, vois-tu ne joue pas avec l'amour, le mariage, la fidélité, l'être qu'elle escorte.

LE CHEVALIER - Est-ce que je joue ?

ELVIRA - Ce qui a été, est passé, ça n'a plus aucun droit sur mon présent ; plus aucune place dans ma pensée. Quand une femme dit : oui, je te suis ! alors, elle agit aussi en oui, et je sacrifie tout le reste, je n'y songe plus, je ne le regrette pas. Parce que j'aime. Je voudrais que l'homme qui est un Tout pour moi m'ait toute entière.

LE CHEVALIER - Je le crois, Elvira, je le sais.
Il l'embrasse tendrement.
Et je t'envie cette fidélité. J'en suis capable dans les faits, Dieu sait - mais pas en esprit.
Le serviteur revient, il met le troisième couvert, tandis que le Chevalier s'éloigne.

ELVIRA - Est-ce que tu l'as invité ?

LE SERVITEUR - Certainement, votre Grâce.

ELVIRA - Il vient ?

LE SERVITEUR - On le verra bien.

ELVIRA - Il va être embarrassé, le pauvre garçon !

LE SERVITEUR - Croyez vous cela votre Grâce ?

ELVIRA - Qu'est-ce qu'il ne va pas s'imaginer de la noblesse,
celui qui n'en est pas !
Elvira s'asseyoit et pianote.

LE SERVITEUR - Votre Grâce ?

ELVIRA - Oui.

LE SERVITEUR - Notre fontaine dans la cour a disparu.
Il met à nouveau le couvert
Je pense que l'invité sera là. S'il vient. Parce
que sauf votre respect, il me paraît ivre.

ELVIRA - Ivre ?

LE SERVITEUR - Pas terriblement, votre Grâce, pas ivre mort.
Mais tout de même.

ELVIRA - Mais tout de même qu'est-ce que ça veut dire ? Mais tout
de même.

LE SERVITEUR - Je le dis seulement, pour que Votre Grâce
sache pourquoi je ne mets pas les verres de Venise

ELVIRA - Pourquoi pas ?

LE SERVITEUR - Ce gars - notre invité ... c'est une façon de
faire qu'il a, le verre, quand il l'a vidé, à
chaque fois, quand il l'a vidé, il le jette
dans un coin.

ELVIRA - Merveilleux...

LE SERVITEUR - Comme le pense Votre Grâce...

ELVIRA - Kilian !

LE SERVITEUR - Oui.

ELVIRA - Je voudrais que les verres de Venise soient sur la table.

LE SERVITEUR - Ce sont les plus beaux, votre Grâce, le Chevalier les aime plus que tout, son esair de son voyage jusqu'à la Mer.

ELVIRA - Eh bien ! justement.

Le vagabond se tient sur le pas de la porte, on n'a pas remarqué sa présence, Elvira pianote, le serviteur met le couvert

ELVIRA - Kilian, de quoi a-t-il l'air notre invité ?

LE SERVITEUR - De quoi il a l'air ?

ELVIRA - Décris le moi. A-t-il une barbe comme un aventurier de Bohême ? Ses cheveux j'imagine lui recouvrent le col, comme si les coiffeurs étaient tous morts.

LE SERVITEUR - Il n'a point de col.

ELVIRA - Quand j'étais enfant, une fois j'ai vu un aventurier ; il attrapait sa barbe et s'escuyait la bouche avec - pouah !

LE SERVITEUR - Il n'a point de barbe notre invité.

ELVIRA - Dommage.

LE SERVITEUR - Votre Grâce, cependant sera étonnée.

ELVIRA - Ses souliers ? Parle moi de ses souliers !
As-tu déjà vu les souliers qui restent dans les mares verdâtres, quand les gitans ont traversé le pays ?

LE SERVITEUR - Oui c'est à peu près ça.

ELVIRA - Le pauvre ! Nous lui en donnerons une autre paire, après.

LE SERVITEUR - Ce serait généreux de la part de Votre Grâce.

ELVIRA - Après ! tu comprends. Le Chevalier voudrait le connaître, comme il est ...ivre, dis-tu ?

LE SERVITEUR - Je crains que Votre Grâce n'ait pas grand plaisir à ce diner.

ELVIRA - Au contraire!

LE SERVITEUR - Il est vraiment pauvre, je veux dire.

ELVIRA - Oh, je ne suis pas ainsi, que je n'aime pas les pauvres gens !

LE SERVITEUR - Je veux dire, il n'a rien à perdre.
Ces gens là ont une façon de dire la vérité -

ELVIRA - Quelle vérité ?

LE SERVITEUR - Celle qui lui vient juste à l'esprit.
Il n'est pas difficile Votre Grâce, d'être courageux, quand on est déjà sur la paille.

ELVIRA - J'apprécie la vérité.

LE SERVITEUR - Même lorsqu'elle est inconvenante ? Il a beaucoup vécu je crois bien.

ELVIRA - Par exemple ?

LE SERVITEUR - En récompense, il a fait de la prison.

ELVIRA - De la prison ?

LE SERVITEUR - Les femmes y sont aussi pour quelque chose ...

ELVIRA - Il a fait de la prison dis-tu ?

LE SERVITEUR - Il le prétend.

ELVIRA - Merveilleux !

LE SERVITEUR - Ils voulaient le pendre, je crois bien.

ELVIRA - Merveilleux, tout à fait merveilleux.

LE SERVITEUR - Pourquoi Votre Grâce trouve-t-elle cela merveilleux.

ELVIRA - Pourquoi ?

Elle se tourne vers l'épinette
Parce que c'est un homme qui ne veut plus être satisfait de son sort, s'en va chasser les faux fuyants et les idées fixes, - voilà pourquoi.

Elvira joue quelques accords, le serviteur veut partir, il trouve l'invité

LE SERVITEUR - Votre Grâce, l'invité.

ELVIRA - Ah ! est-ce qu'on a déjà sonné le gong ?...
Elvira se retourne pour aller à l'encontre de l'invité, elle se ra dit quand elle le voit.

LE VAGABOND - Bonsoir, Elvira.

ELVIRA - Pelegrin ?

PELEGRIN - On m'a invité, m'a-t-on dit, pour le dîner.

ELVIRA - Pelegrin Silence

PELEGRIN - Ne crains rien, Elvira ; je vais bientôt m'en aller, je n'ai pas beaucoup de temps. Silence - Votre maison est si belle, comme je l'ai toujours pensé. Seulement, je crois que cette bûche, il faudrait la pousser davantage dans la cheminée - si tu permets. Il prend les pincettes à feu - Tu t'étonnes Elvira, de ce que j'ai pu venir dans cette contrée impossible... J'étais malade, la fièvre la fièvre, comme si l'enfer même, brûlait dans mon sang. A présent je suis guéri. Cela arrive, plus que que jamais !...

Il se relève devant la cheminée.

A Cuba, il y a une ferme, toute brûlée et desséchée, une ferme où je suis attendu pour porter les fruits les fruits ; les ananas, les pêches, les prunes, les figues, les raisins ! Dans un mois, le bateau s'en va ... Dans un an, Elvira, vous recevrez le premier

café !

Elvira qui est restée tout ce temps assise muette qu'une colonne, se détourne brusquement, attrape

21

sa jupe et s'enfuit d'un pas résolu.
Pourquoi ça ? T'effrayer, je ne le voulais point...
Et voilà votre enfant.
Il est debout devant un portrait.
A ta mère tu ressem les un peu. Ces yeux, presque les
yeux d'un chevreuil (biche). Il se peut, qu'elle pleure
à présent, ta mère, et de colère.
Je lui ai rappelé des choses, que tu ne dois pas son-
naitre, on est un fou et on le reste, et la vie est
courte, là est l'essentiel.
Il regarde autour de lui
Et tous ces livres ...
Tout en prenant un livre.
Un jour je ne sais quand, je vous lirai, vous tous
qui êtes les beaux rayons débordant du miel des siècles
tachés de cire.

Le chevalier parait ; il tressaille devant le compor-
tement de son hôte qui ne se laisse nullement
troubler, mais continue à feuilleter le livre pen-
dant ce qui suit.

LE CHEVALIER - Que Dieu vous bénisse.

PELEGRIN - Et vous, de même... Monseigneur, à ce qu'il semble,
êtes également un amateur de gravures ? (vous êtes
un collectionneur) quel vice agréable !

LE CHEVALIER - Ma femme va venir d'une minute à l'autre.

PELEGRIN - Vous pensez ?

LE CHEVALIER - On m'a dit que vous êtes depuis presque une
semaine dans notre maison ; la neige vous a
fait prisonnier.

PELEGRIN - Oui cela aussi.

LE CHEVALIER - Il est rare que nous ayons tant de neige.

PELEGRIN - Autrefois je faisais collection moi aussi - des crânes
indiens, là-bas en Amérique. Il faut être le Diable
pour savoir comment ils arrivent à ça : la taille
du poing, et c'est une vraie tête humaine. Morte
bien entendu. Mais impeccablement conservée, la chair
la peau, les yeux, les cheveux et aussi les traits d

la personne, mais tout en miniature ! Dans cette forme, où je servais alors, j'avais tout un tréteau couvert de ces têtes d'homme : on les tient dans la main comme une pomme de terre - un jour, les bonnes femmes m'ont agacé : alors j'ai joué aux boules avec, jusqu'à ce que je n'en ai plus ! Il rit
Pourquoi me regardez vous ainsi ?

LE CHEVALIER - J'ai l'impression que nous nous sommes déjà vus quelque part ...

PELEGRIN - Vraiment ?

LE CHEVALIER - Je ne sais pas, vous souvenez-vous de moi ?...
Le serviteur arrive.

LE SERVITEUR - Madame vous prie de l'excuser. Elle a une migraine, dit-elle au mal à l'estomac.

LE CHEVALIER - Merci.
Le serviteur s'éloigne.
Asseyons nous.

PELEGRIN - Je crois bien que c'était à Santa Cruz... merci...
c'était à Santa Cruz dans cette sacrée taverne, où l'on m'a volé l'amulette en argent.

LE CHEVALIER - Qui, moi ?

PELEGRIN - Le Nègre ! vous souvenez-vous encore du Nègre qui vendait les huîtres ? J'affirme aujourd'hui encore qu'elles puait... Merci... Je vous avais attendu alors sur notre bateau avec le pavillon rouge, vous vous rappelez ?

LE CHEVALIER - Je sais très bien.

PELEGRIN - Viola était son nom.

LE CHEVALIER - Viola ?

PELEGRIN - Quel voyage ! A Madagascar, les Français sont arrivés et ils nous ont sauté dessus. Pendant neuf semaines, nous sommes restés en prison à nous ronger les ongles nous bouffions la moisissure des murs ! Encore une chance que je sois tombé malade - On nous condamna aux galères. Pirates ! Mais auparavant, pour que je

sois en état d'être damné, ils me transportèrent à l'hôpital. Une infirmière me donna son sang... Oui, ça existe : elle remonta sa ma che blanche, s'assit e me donna son sang... Plus tard j'ai sauté par-dessus môle et je suis parti en nageant, vous comprenez : avec le sang de l'infirmière, j'ai nagé, nagé, c'était par un clair de lune et là-bas, il y avait un cargo hollandais, qui levait l'ancre. Et déjà j'entendais le bruit de l'ancre. - Pardon,

LE CHEVALIER - Qu'est-ce ?

PELEGRIN - Vous ne dites pas un mot.

LE CHEVALIER - J'écoute...

PELEGRIN - Je cause et je cause, et vous ne mangez même pas. Je ne suis pas poli.

LE CHEVALIER - J'écoute volontiers, vraiment. Que surtout ne vous trouble point ma curiosité, d'écouter tout cela que je n'ai pas vécu.

PELEGRIN - Trinquons ! Je ne suis pas poli. Ils trinquent
A la santé de votre épouse ! Ils boivent
Après nous sommes arrivés à Hawaï...
Ils veulent continuer à dîner, mais subitement on
entend de la musique : ils écoutent, se regardent, s'
lèvent et écoutent, la serviette à la main.

LE CHEVALIER - Qu'est-ce que cela signifie ?
Une jeune fille est sur le pas de la porte.

VIOLA - Père.

LE CHEVALIER - Que s'est-il passé ?

VIOLA - Je ne sais pas.

LE CHEVALIER - Il s'est passé quelque chose...

VIOLA - Maman pleure, e le ne dit pas pourquoi.

LE CHEVALIER - Puis-je vous présenter : notre fille.

PELEGRIN - Que Dieu te bénisse !

LE CHEVALIER - Viola est son nom.

PELEGRIN - Viola ...? Le tableau s'assombrit mais la musique
continu, le chant des mate ots se rapproche
de plus en plus.

ACTE DEUXIEME

Sur le pont arrière - C'est la nuit les matelots sont couchés un peu partout, ils chantent la chanson dont on vient de parler et puis ça cesse.

LE PREMIER - Le vent se fait désirer.

LE SECOND - Le vent a le temps...

LE TROISIEME - Les tonneaux puent jusques au ciel.

LE PREMIER - La lune est suspendue comme un gond d'argent sur la mer

LE SECOND - Pour moi, la lune est accrochée comme un lamion entre les mâts...

LE TROISIEME - Pedro ? Pedro ?

LE PREMIER - Il dort. Il ne sent même pas les chaînes quand il dort.

LE TROISIEME - Pedro ? He ?

PEDRO - Je ne dors pas.

LE TROISIEME - Pedro, quoi de neuf au pays des contes ?

PEDRO - Vous ne me croyez pas, pas un mot, et pourtant, il me faut toujours raconter à vous autres, sales canailles, qui m'enchaînez quand je dis la vérité toute nue !

LE TROISIEME - To t doux mon ami.

PEDRO - Qui est-ce qui m'a couché pendant trois nuits sur le ventre, pour que je ne vois pas les étoiles ?

LE TROISIEME - Tu ne dois pas nous dire : les étoiles chantent. Quand on ne peut pas l'entendre. Ce n'est pas vrai, ce que tu racontes. C'est pour quoi nous t'avons enchaîné.

PEDRO - Si ce n'est pas vrai ce que je dis, pourquoi voulez-vous donc que je raconte ? Pourquoi donc m'écoutez-vous ?

LE PREMIER - Parce qu'on s'ennuie...

PEDRO - Et pourquoi est-ce qu'on s'ennuie ?

LE DEUXIEME - C'est un poète ! laisse le.

LE TROISIEME - C'est ça justement que je ne supporte pas, ce sacré blabla . Il cause toujours de choses que je ne vois pas de mes propres yeux. eh bien oui je te le dis ; nous te ferons faire le tour de la terre, jusqu'à ce que nous voyons, que c'est vrai, une seule de toutes ces histoires que tu racontes ! Alors seulement nous te détacherons.

PEDRO - Jusqu'à ce que vous voyez que c'est vrai ?

LE TROISIEME - Pas un instant plus tôt ! C'est sérieux !

PEDRO - Jusqu'à ce que vous voyez, vous les aveugles, vous autres multitude, dont l'arrogance est incurable, - paquet d'horreurs - vous autres que votre ennui et votre solitude rendent d'une prétention effrontée, vous qui n'êtes que Vide, - tonneau (panier) percé - vous spectateurs...

Grands éclats de rire et bruits.

Plus jamais je ne vous raconterai d'histoire. Plus jamais.

LE TROISIEME - Je fais une proposition : pas de pain pendant trois jours.

LE DEUXIEME - Pas d'eau pendant trois jours.

LA MAJORITE - C'est décidé.

Une voix d'un autre point du bateau chante à nouveau la chanson.

PEDRO - Il y a dix sept ans, je dis, et sur ce bateau, il l'a enlevée, Elvira état son nom, une demoiselle, je vous dis, une demoiselle, et il l'a portée là-bas, dans la cabine, que vous le croyez ou pas, là-bas ça s'est passé. -

LE DEUXIEME - Quoi ?

PEDRO - Il y a dix sept ans...

LE TROISIEME - Tout n'est que faux semblant et illusion et faux semblant.

PEDRO - A présent elle est la femme d'un chevalier, elle vit dans un château, éloignée, de l'autre côté du monde, là où maintenant, c'est l'hiver. La chaleur nous empêche de dormir, et là-bas, il faut se l'imaginer, là-bas, ils sont assis devant la cheminée, le Chevalier et la Chevalière. Ils ne savent quoi se dire - ils sont mariés depuis si longtemps. Un serviteur est entré. Que se passe-t-il demande le Chevalier. Un vagabond est dans la maison. Ils s'ennuient tant, alors ils l'invitent à dîner, et quand la Chevalière voit qui ça est - à votre avis, que fait-elle ?

LE PREMIER - Mais qui est-ce donc ?

PEDRO - Notre Capitaine. Qui d'autre ?

LE TROISIEME - Tout n'est que faux semblant et illusion et faux semblant.

PEDRO - A votre avis que fait-elle, la Chevalière, quand elle le voit, celui-là qui monte du sous-sol de son château conjugal ? Elle se détourne sans un mot. -

LE PREMIER - Pourquoi donc ?

PEDRO - Le Chevalier et le vagabond, ils sont à table, seuls, ils mangent et ils boivent, il devaient du temps d'autrefois, et subitement, ils entendent de la musique... de la musique... Qu'est-ce que cela signifie ? dit le Chevalier ; qu'est-ce que cela signifie ?

LE DEUXIEME - Et alors ?

PEDRO - Et bien voilà, c'est la chanson que nous venons de chanter, quoi d'autre !

LE DEUXIEME - Comment est-ce possible ?

PEDRO - Contre les souvenirs, les amis, les souvenirs, la distance ne compte pas, la Chevalière entend notre chanson, même si elle repose à l'autre bout du monde, là où c'est l'hiver à présent, où il neige ; elle repose dans la chambre de son château conjugal, là où elle pleure dans les coussins, elle ne veut plus rien savoir, de

ce qui s'est passé ici, dans la cabine, il y a dix sept ans - à cause de la fidélité ...

LE PREMIER - Je peux m'imaginer.

LE DEUXIEME - A cause de la fidélité !

PEDRO - Seuls parfois les rêves -

LE TROISIEME - Tout n'est que faux semblant et illusion, et faux semblant.

PEDRO - Seuls parfois les rêves : alors encore, il revient le séducteur d'autrefois, insolent comme il était, jeune, comme il était... C'était une nuit comme aujourd'hui, au dehors la voie argentée (lactée) de la lune : il l'emmène à nouveau par ici, elle rêve qu'elle est à nouveau une jeune fille, elle rêve qu'à nouveau elle perd son innocence.

LE DEUXIEME - Merveilleux ! Vous entendez à quoi rêve la Chevalière ? Qu'à nouveau elle perd son innocence !

LE PREMIER - Rien n'est plus précieux que l'innocence et la soif, on peut en faire tant de choses...

LE TROISIEME - Tout n'est que faux semblant et empuanti et faux semblant.

PEDRO - Silence ... (chut!)

LE TROISIEME - Illusion ! je dis, Illusion !!

PEDRO - Les voilà derrière nous...

Ils apparaissent, Elvira dans la soie de sa chemise de nuit, et Pelegrin, comme ils devaient être dix sept ans plus tôt.

PELEGRIN - Enco e une marche.

ELVIRA - Je ne dois pas broncher, sinon je m'éveille.

PELEGRIN - Je te tiens - Ils descendent.

PEDRO - Seul le Chevalier se fait peine, qui ne peut rien voir de tout cela derrière le front de sa femme endormie.

Le chant a cessé -

PELEGRIN - Debout vous autres ! Debout ! Que faites-vous là à brailler votre chansonnette, et personne ne se lève quand j'arrive ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Pressez vous montez les voiles. Nous partons. Est-ce que vous rêvez ?

Les matelots se soulèvent...

Nous partons tout de suite , compris ?

Les matelots se mettent à l'oeuvre, seul Pedro qui est enchaîné reste allongé dans l'obscurité.

ELVIRA - Et voilà votre navire ?

PELEGRIN - Viola est son nom, oui.

ELVIRA - Viola ?

PELEGRIN - Misérable machin, en vérité ! Nous l'avons capturé, récemment, a large du Maroc, l'équipage était ivre-mort, ça ne nous a pas coûté cher, trois des autres (des hommes de notre bord) il ne vaut pas plus - mais il nous suffit, c'est le bateau pour partir avec Elvira, là où rien n'existe que la lune et la mer, la mer ...

ELVIRA - C'est ici, que tu as dit que je suis belle.

PELEGRIN - Tu l'es, Elvira!

ELVIRA - Tu l'avis dit d'une autre façon...

PELEGRIN - Elvira, je connais un coquillage, qui n'existe pas, un coquillage, qu'on peut seulement rêver, tellement il est beau, et on peut longer les rivages de toutes les mers, et on peut ouvrir des milliers et des centaines de milliers de coquillages, tous rassemblés, jamais il n'en est d'aussi beau, que le coquillage qu'on peut rêver, jamais ils ne sont au si beaux - (mais) toi tu l'es !

ELVIRA - O Pelegrin !

Elle s'évanouit ; il la tient et l'asseoit sur un tonneau

PELEGRIN - Jehu ?

ELVIRA - Je n'ai pas (je ne me sens pas) froid. Sûrement pas.

PELEGRIN - Jehu !

ELVIRA - Je n'aimerais pas qu'ils apportent le tapis rouge. -

PELEGRIN - Jehu ! Bon Dieu, où est-il encore fourré ? Jehu ?

ELVIRA - Je n'ai pas soif. Je ne le boirai plus jamais, ce vin jaune, plus jamais ! Tu entends, Pelegrin ? Je ne veux pas.

Un jeune Malais apparait

PELEGRIN - Apporte un ta is, à cette jeune fille, notre invitée. Apporte nous des fruits, apporte nous des mets, apporte nous du vin, apporte ce qu'il y a de meilleur- apporte nous de tout.

Le jeune Malais s'éloigne

Il ne faut pas que je ris quand je pense à ton Père, Quel Seigneur ! Demain matin, s'il se lève tôt - j'ai donné pour mission à son serviteur de lui dire ainsi ; là-bas, au loin, il lui dira, vous voyez le petit bateau avec le pavillon rouge ? Je ne vois rien et le serviteur répondra: et moi, plus rien...!

ELVIRA - Comme il me fait p-ine, mon-pauvre père, pour la volon-té de sa fille.

PELEGRIN - Il ne faut pas dire à tous les garçons : j'ai un amour (une perle) de fille, mais v us les gaillards, vous ne méritez pas de la regarder ! Où est-elle donc, je demandai. Ça ne te regarde pas ! il grommela: elle est fiancée. -

ELVIRA - Il avait raison.

PELEGRIN - Elle est fiancée ! dit-il et la fierté, la fierté lui sortait des coins de la bouche, avec un gentilhomme, avec un Chevalier ?

ELVIRA - Sois sérieux, Pelegrin -

PELEGRIN - Je suis sérieux : depuis treize se-aines déjà, je te poursuis (j'è vogue ap ès toi).

On entend une mélonnée d'appels étranges

ELVIRA - Qu'est-ce que c'est ?

PELEGRIN - Je n'ai pas su d'autre moyen pour te revoir, il me fa-ait un bateau, le premier qui aille... J'entends encore le claquement sinistre, pauvres Français, nous l s balancions par dessus le bord,

tellement ils étaient soûls, floc, floc, floc !
Quant au blason, nous l'avons recouvert de peinture.

ELVIRA - Qu'est-ce que c'est ?

PELEGRIN - Ils hissent les voiles. Ils le font en mesure. Dès que la lune aura disparu, je parie que nous aurons du vent ! Et demain, quand tu t'éveilleras : ce sera un matin, un matin de soleil radieux, un matin d'azur et de vent, un matin sans rivage, illimité.

ELVIRA - Je le sais, comment ce sera, Pelegrin : nous l'avons vécu . Le jeune Malais apporte une corbeille d'après le rituel Mon Dieu - Mon Dieu !

PELEGRIN - J'espère que nous n'allons pas nous ennuyer jusqu'à ce que le jour commence à poindre. J'adore les fruits. Ils me rendent pieux, à chaque fois. Les fruits, me semble-t-il sont un succès de Notre Seigneur Dieu. Jehu, nous te remercions.

Le jeune Malais s'éloigne.

J'aime ce garçon, il marche sans effleurer le sol, il a le regard d'un animal triste, il a une voix comme du velours, quand il rit...

Il veut trinquer.

A notre santé.

ELVIRA - Je ne bois pas de vin.

PELEGRIN - Le vin est bon (C'est bon le vin)
Il faut reconnaître (laisser) ça aux Français...

ELVIRA - Plus jamais, Pelegrin, plus jamais !

PELEGRIN - Pourquoi donc pas ? Il veut trinquer.
Trinquons avant qu'il ne soit renversé.
Elvira n'en fait rien.

Le vin que l'on dédaigne par une nuit pareille, il est plus dangereux que si tu le buvais !

ELVIRA - Comment celà ?

PELEGRIN - Je devrais y penser, la jeune fille a peur. Et de quoi ? Je devrais demander comme ça, de quoi a-t-elle peur ? Cela conduit l'homme à des pensées téméraires, et au

37

bout du compte, si tu ne bois pas, au bout du compte il va jusqu'à s'imaginer, que la jeune fille a les mêmes pensées.

Elvira prend le verre

A notre santé!

Il boit, Elvira regarde dans son verre.

ELVIRA - Tout cela, pourquoi j'y rêve toujours ?
Je sais très bien que plus tard, tu me laisseras tomber tu te comporteras comme un coquin. Tout cela, je le sais parce que je l'ai vécu. Il a de nombreuses années. Et tout cela, c'est du passé, pour toujours du passé et pourtant, il n'a cessé de vivre en moi. Plus tard, j'épouserai un Chevalier, c'est drôle, comme je le sais très exactement : je suis couchée dans la chambre de notre château, et lui, le pauvre, il monte en ce moment, il regarde mon visage endormi - en ce moment...
Un garde apparaît

LE GARDE - Patron (Chef)!

PELEGRIN - Qu'est-ce qu'il y a espèce de chien rampant ?

LE GARDE - Une corvette.

PELEGRIN - Où ça ?

LE GARDE - A babord !

PELEGRIN - Que veulent-ils ?

LE GARDE - Nous n'avons pas de blason, Patron, on nous prend pour des brigands -

PELEGRIN - Ca se pourrait.

LE GARDE - Patron, ils vont nous tirer dessus, dès le lever du jour.

ELVIRA - Ils vont nous tirer dessus ?
Il vide son verre et le jette par dessous bord.

PELEGRIN - Bien entendu, ils vont nous tirer dessus. Il faut que l'ordre soit. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire d'autre en ce bas monde... Va dire aux hommes, chacun à son poste. Quand à moi, si vraiment ça commence, je suis sur le pont !

LE GARDE - A vos ordres ! Le garde s'en va

PELEGRIN - Allons dans la cabine, Chère Elvira. La lune disparaît. Elle va nous aider. Ce ne sera pas la première fois, que nous lui échappons !

ELVIRA - Pelegrin, je n'irai pas dans la cabine.

PELEGRIN - Pourquoi pas ?

ELVIRA - Plus jamais, Pelegrin, plus jamais !

PELEGRIN - Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne comprends pas...

ELVIRA - Je n'irai pas dans la cabine ! Pour rien au monde !

PELEGRIN - C'est le mieux là-bas, tu peux me croire, l'encroûtement le plus sûr. Tu auras une couchette, la seule du navire, et quand ce sera passé, je te réveillerai !

ELVIRA - Et alors ?

PELEGRIN - Ici, ça peut devenir dangereux. Le pont arrière, n'est pas un lieu sûr pour toi. Je les connais, ces imbéciles là-bas : ils prennent la vie à ce point, à feu et à sang, à ce point au sérieux - la vie des autres - ceux qu'ils jaloussent, parce qu'ils ne parviennent pas à une vie propre...

Et comme Elvira n'obéit pas :

Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

ELVIRA - Je le crois à nouveau comme alors.

PELEGRIN - Quoi ?

ELVIRA - Plus tard, quand je devais repenser à cette nuit, toujours il me semblait : c'était une ruse de ta part, un plan, toute cette histoire avec la cabine, un plan tout ce qu'il y a de plus vulgaire.

PELEGRIN - Elvira, il faut aller, je t'en conjure !

ELVIRA - Oh Pelegrin...

PELEGRIN - Dans la cabine tu seras (cachée) en sécurité. Et seule.

ELVIRA - Je sais bien Pelegrin, ce qui s'est passé dans la cabine - après la fusillade... Voilà dix sept ans...

Elle pousse un cri.

Mon Dieu quel est cet homme qui est enchaîné là ?

PEDRO - C'est moi.

PELEGRIN - Pedro?

PEDRO - Je n'y suis pour rien, Patron : ils m'ont enchainé ici, ces incroyables !

ELVIRA - Grand Dieu, on nous a épiés...

PELEGRIN - Ce n'est qu'un poète, que personne ne veut croire, quand il parle... Viens, Elvira, viens !
Allons dans la cabine, c'est l'endroit le plus sûr.
On entend un canon
Les voilà qui mitraillent déjà, ces imbéciles (fanatiques) de l'ordre.
Elle tombe dans ses bras

ELVIRA - Tout cela, tout cela pourquoi j'y rêve toujours ?
Il la porte à la cabine.

PEDRO - Et le Chevalier qui ne peut rien voir de tout cela : derrière le front de sa femme endormie....



ACTE TROISIEME

AU Château.

Le secrétaire, tout comme la première fois, est assis à la table. On aperçoit des bagages sur le sol. Le serviteur attend près des bagages.

LE SECRETAIRE - Il est minuit passé.

LE SERVITEUR - Je ne comprends ce que ça veut dire...

LE SECRETAIRE - Depuis dix sept ans déjà, je remplis mes fonctions, pas de tyrannie, pas de caprice, on avait ses soirées, ses nuits, sa dignité d'homme. Hier soir encore, j'étais assis à cette table, j'aurais juré sur ma tête, que le Chevalier notre maître était un homme de jugement, un homme de bonne manière, un homme qui sait apprécier le fait d'avoir un secrétaire comme moi. Combien de fois ne lui ai-je pas dit : s'il est besoin, Monseigneur, je travaillerai aussi la nuit - et l'on pouvait lui faire confiance, parce qu'il n'en abusait pas.

LE SERVITEUR - Chut ! Il tend l'oreille
C'est le vagabond.

LE SECRETAIRE - Est-il encore éveillé lui aussi ?

LE SERVITEUR - Je l'ai rencontré tout à l'heure, quand je traînais les malles Merci dit-il quand je voulus lui montrer sa chambre : il ne voulait pas dormir c'était là du temps perdu, il allait plutôt regarder les tableaux.

LE SECRETAIRE - Tête de mule. Il baille -

LE SERVITEUR - Vous savez ce que je crois ?

LE SECRETAIRE - Je dois écrire une lettre - au beau milieu de la nuit !

LE SE VITEUR - La faute en est au vagabond. Ça j'y crois. Les maux d'estomac de notre maîtresse, d'abord. Et puis ils ont bu jusqu'à minuit, Le Chevalier et le vagabond. Ils ont craqué des noix. Voyez-moi ce tas de saletés, et encore une bouteille !

LE SECRETAIRE - Je gèle comme un chien.

LE SERVITEUR - Peut-il l'homme qui a un château, et une femme, et un enfant, peut-il partir en voyage comme ça ? C'est Martini après demain, et quand viendront les fermiers, qui va discuter avec eux ? Dites-le moi. Que vont devenir les bœufs ? Et qui va nous payer nos gages ? Je ne peux admettre qu'un Chevalier puisse partir en voyage comme ça, comme s'il n'y avait que lui.

LE SECRETAIRE - Et si la nostalgie le tire plus fort que les paires de bœufs ?

LE SERVITEUR - Vous parlez en vieux garçon. Que sait un vieux garçon, même s'il faisait le tour du monde ? ...

LE SECRETAIRE - Arrête de pérorer, Kilian - il me faut bailler.

LE SERVITEUR - De tout cela un vieux garçon ne sait rien.

LE SECRETAIRE - Demain je ^{te} répondrai.

LE SERVITEUR - Je ne peux pas admettre qu'un Chevalier puisse faire comme ça (ce dont il a envie) (ce qui lui plaît).

LE SECRETAIRE - Tout d'abord il voulait partir (en tenue) (chemise) de nuit. Je lui fis remarquer, Très juste, il grogna, très juste, on est en hiver, dans ce pays-ci c'est toujours l'hiver.

LE SERVITEUR - Voilà qui est exagéré.

LE SECRETAIRE - A présent, il est parti se changer. Il ve t dit-il, revêtir encore une fois, le pourpoint de sa jeunesse.

LE SERVITEUR - Que veut-il ?

LE SECRETAIRE - Le pourpoint de sa jeunesse. Voilà pourquoi c'est si long. Il doit avoir du mal.

LE SERVITEUR - Je ne comprends rien à tout cela.

LE SECRETAIRE - Mon ami, il y a des choses qui ne surviennent pas du tout, pour que nous les comprenions. Et pourtant elles surviennent. C'est ce qu'on appelle la folie.

LE SERVITEUR - Silence !
Le Chevalier paraît dans le pourpoint de sa jeunesse.

LE CHEVALIER - Prêt le traîneau ?

LE SERVITEUR - Certainement Monseigneur.

LE CHEVALIER - Harnachés, les chevaux ?

LE SERVITEUR - Certainement Monseigneur.

LE CHEVALIER - Chargées les sables ?

LE SERVITEUR - ^{Avant} Selon les ordres de Votre Grâce.

LE CHEVALIER - Kilian

LE SERVITEUR - Oui.

LE CHEVALIER - Doucement. Personne ne doit s'éveiller. Il fait nuit. Notre maîtresse dort. Et rêve -
Le serviteur emporte les bagages.
Où en sommes nous restés ?

LE SECRETAIRE - "A mon épouse, ceci à l'heure du départ (heure) qui ne saura t'être reculée, puisque j'ai pris conscience de la brièveté de notre existence, à l'heure du matin :
- Chère Elvira, comme tu ne peux savoir, que je sais de mon côté, je ne peux savoir où tu te trouves cette nuit, pour où tu es partie avec l'homme étranger, dont j'ai entendu le nom trois fois de ta bouche, alors je t'écris cette lettre pendant que tu es assoupie là-haut dans notre appartement, comme toutes ces années et je la

pose

pose sur la table de notre maison pour le cas où ce matin, comme toutes ces années, tu descendrais encore pour le petit déjeuner comme si rien ne s'était passé et que tu te trouves seule, ce qui me peine au fond du coeur. Cette nuit quand j'étais auprès de toi, j'ai (perçu) une douceur de la voix féminine, ma chère Elvira, que je ne connaissais pas encore de ma vie- "
(je n'avais jamais connue)

LE CHEVALIER - La ceinture il me semble est de travers.
Il l'envoie promener.

J'ai perçu une douceur de la voix féminine que de ma vie je n'avais jamais connue. Oui..

LE SECRETAIRE - Nous en sommes arrivés là.

LE CHEVALIER - Les circonstances étant, qu'il écrive, les circonstances étant, j'estime que la nostalgie qui est mienne - que j'ai tuée, tuée, pendant des années, que j'ai enterrée sous le silence, (en me taisant) afin qu'elle ne t'effraie pas, Elvira chère, cette nostalgie qui est mienne a le droit de partir en voyage.

LE SECRETAIRE - " ... a le droit de partir en voyage."
Le chevalier qui avait traversé la pièce tout en dictant, s'arrête ; il se parle à lui-même ou bien à Elvira.

LE CHEVALIER - Une fois encore la mer,.. Tu saisis ce que je veux dire ? Une fois encore l'immensité de toute chose possible : ne pas savoir ce que l'instant suivant apporte, un mot qui attire à l'autre bout du monde, un bateau, un hasard, un dialogue dans le tripot, quelqu'un a dit : Hawaï ! Et puis on s'évade, alentour le claquement des vagues, rien que le ciel, rien si ce n'est la voute des eaux, des continents y sont accrochés, quelquepart et eux que j'aime, auxquels je songe dans l'égresse solitaire de ces moments-là, tous ils sont loin d'ici, ils se trouvent sur la même constellation, toute en fleurs elle flotte dans la nuit universelle - oui : là-bas leurs pieds contre les miens, ils cheminent.

LE SECRETAIRE - Plus bas votre Grâce...

LE CHEVALIER - Depuis que j'ai parlé avec cet étranger, comme je ressens tout à coup que nous sommes mortels. Devant nous le vide, l'ignorance obscure des choses, l'inconsistance d'un Dieu qui rejaillit dans les volcans, s'évapore dans les mers, qui fleurit et se fane dans les forêts vierges, qui devient pourriture et charbon, et fleurit de reche un Dieu qui n'a pas d'yeux pour voir ses étés sans fin - mais nous, nous son seul espoir qu'il ait d'être contemplé, de (pouvoir) se mirer dans l'éclat du regard d'un mortel, nous -clin d'oeil invraisemblable- que l'on a pelle humanité, nous ce cas d'exception d'un astre unique, qui lentement se refroidit... et moi, étincelle de ce clin d'oeil universel : le ressentir (cela), le savoir (cela), le vivre (cela) :

LE SECRETAIRE - Plus bas, plus bas.

LE CHEVALIER - Elvira, une fois encore, je voudrais vivre, une fois encore pouvoir pleurer, pouvoir rire, une fois encore pouvoir aimer et frémir à l'arôme d'une nuit, être fou de joie. Nous nous souvenons à peine de ce que c'était ; ce n'était que des instants dans des années. Une fois encore je voudrais ressentir la douceur qu'il y a à vivre, à ce que je vive dans ce souffle même -avant d'être enneigés à jamais.

Le serviteur revient.

LE SERVITEUR - Monseigneur le traîneau est prêt.

Le serviteur sort.

LE CHEVALIER - Où en étions nous restés ?

LE SECRETAIRE - "Ces circonstance étant, et coitera, Elvira chère cette nostalgie qui est mienne a le droit de partir en voyage."

LE CHEVALIER - " - avant d'être enneigés à jamais".

Le Chevalier s'éloigne, pendant que le secrétaire écrit encore.

LE SECRETAIRE - " - avant d'être enneigés à jamais".

Il répand du sable sur la lettre.

25

Voilà c'est ainsi... le maudit vagabond. Il traîne dans la maison en craquant des noix, il contemple les tableaux, le cafard misérable, et ce faisant, là-haut dans la chambre, il vogue avec notre maîtresse sur tous les océans du rêve... Il la séduit une fois encore sur le bateau du souvenir...

Pelegrin, depuis un certain temps déjà, est sur le pas de la porte, pendant que le secrétaire parlait ; il craque les noix qu'il va chercher dans les poches de son pantalon, il mâche.

PELEGRIN - Dehors, il neige toujours.

LE SECRETAIRE - Ca alors à l'instant même je vous maudissais, eh bien oui, vous.

PELEGRIN - Pourquoi ?

LE SECRETAIRE - Savez-vous au fait, Monsieur, de quoi vous avez été la cause cette nuit ?

PELEGRIN - Moi ? Quoi ?

LE SECRETAIRE - Vous Vagabond, vous revenant (spectre), qu'est-ce qu'il vous prend ? A cause de vous on m'a réveillé, oui, au beau milieu de la nuit. Que venez-vous faire, je voudrais bien le savoir, que venez-vous faire dans les rêves d'une femme mariée ?

PELEGRIN - Moi ?

LE SECRETAIRE - Vous ne rougissez même pas ...

PELEGRIN - Je ne sais rien de tout cela.

Tout en craquant
Noix merveilleuses que vous avez là.
Le secrétaire range ses affaires.

LE SECRETAIRE - Nous voilà informés. Voyez cette lettre. Au beau milieu de la nuit ... au fait avez-vous la prétention de pouvoir brouiller le temps ? Nous sommes une maison de l'ordre, comaris ! Ce qui est passé, c'est passé. Hier, aujourd'hui demain. Vous feuilletez (furetez) dans les années, en avant, en arrière - quelle cochonnerie !

PELEGRIN - Je ne comprends pas pourquoi vous êtes fâché ?

LE SECRETAIRE - Attendez seulement que notre maîtresse s'éveille, elle ne vous en fera pas grâce, elle vous le dira bien.

PELEGRIN - Quoi ?
Grelots de traîneau -

LE SECRETAIRE - Là. Vous n'entendez pas ? Là, le voilà qui s'en va (part) au milieu de la nuit, tout bonnement.

PELEGRIN - Qui ?

LE SECRETAIRE - Le Chevalier.

PELEGRIN - Pour où ?
Pendant tout ce qui suit on entend le tintement argentin des grelots qui se perd peu à peu dans le lointain de la nuit.
Dehors il neige toujours, Il tombe (neige) une immobilité alentour qui va toujours augmentant. Il neige sur la forêt, sur les toits, sur chaque chemin et chaque branche sur chaque poteau, immobilité, immobilité seule, et la neige.
Où que l'on tourne ses regards, il neige. Jusque sur les chandelles de glace, il neige. Et il neige sur le ruisseau, et un jour tout sera muet (silence).

LE SECRETAIRE - Je vais me coucher.

PELEGRIN - Faites.

LE SECRETAIRE - Et vous, pourquoi donc n'allez vous pas vous coucher ?

PELEGRIN - J'attends.

LE SECRETAIRE - Vous attendez notre maîtresse ?

PELEGRIN - Ne la troublez pas, aussi longtemps qu'elle rêve ; n'allez pas l'éveiller.
Le secrétaire sort, Pelegrin est debout devant la fenêtre.
Je crois que je n'ai plus longtemps à vivre... dans quelques heures le jour va poindre..

ACTE QUATRIEME

Santa Cruz -

PEDRO - Santa Cruz... Des palmiers et des agaves, des murs, des mâts, la mer. Parfois du bruit dans le port, une mélodée d'ailleurs... Et voilà ce qui ressemblait à ce sale trou de Santa Cruz. Il y a dix sept ans. Ça sent toujours le poisson. En bas, au môle, où notre bateau a jeté l'ancre, là elle est verte comme une bouteille, l'eau, un melon pourri flotte la-dedans, peut-être aussi une flaque d'huile autreflets scintillants. Et coetera. A cette époque - là aussi, j'y pense, c'était une journée semblable, éclatante de blancheur, l'ombre comme une boîte à couleurs. Là haut un coin de ciel, naturellement pas un nuage. Des oiseaux, je ne les connais pas. Et parfois, déchirant l'immobilité bleue emplie de mélodées, on entend le cliquetis de chaînes, - de chaînes. C'est tout (voilà) Santa Cruz, comme on se souvient plus tard. Et le Nègre est là lui aussi.

Il arrive le Nègre qui y a des huitres.

LE NEGRE - Aïe, Aïe, ! Aïe, Aïe

PEDRO - J'adore ce coeur simple.

LE NEGRE - Qu'est-ce que je vois là ?

PEDRO - C'est malgré tout une canaille. C'était lui qui avait volé alors l'amulette en argent, quand Pelegrin s'est battu avec lui. On peut se demander : pourquoi Pelegrin s'est-il battu avec lui ? Nous allons bien voir.

LE NEGRE - Pourquoi es-tu enchainé ?

PEDRO - Parce que .

LE NEGRE - J'allais crier : des huitres fraîches, Monsieur ! Comment veux-tu arriver à manger des huitres, si tu es enchainé ? Tu fais pas mon affaire... ils disent t'es un poète !

Le nègre ricane et il va son chemin.

PEDRO - J'adore ce coeur sobre. Il croit au Bon Dieu, comme nous le lui avons appris. Il fait faire son devoir. Mais qu'est-ce que le devoir ? Il pourrait arriver qu'il n'existe pas un devoir. Comme alors dans notre histoire, comme souvent entre un homme et une femme. Quoiqu'ils fassent, Elvira et Pelegrin, ce ne pourra être que douloureux. Comment ont-ils mérité cela ? Parce qu'ils s'aiment, l'homme et la femme que Dieu a créé l'un pour l'autre, pour qu'ils se sentent coupables l'un envers l'autre. Voilà le monde d'un Dieu que nous appelons le "Bon", parce qu'il a pitié de nous. - après...

Elvira et Pelegrin sont apparus

PELEGRIN - Voici- de l'ombre.

ELVIRA - Je n'en peux plus.

PELEGRIN - Je ne comprends pas mon Amour, pourquoi tu pleures ? Il ne s'écoule aucun jour, sans que tu ne pleures. Qui parle donc d'abandonner ? Je t'en conjure, qui parle de t'abandonner ?

ELVIRA - Toi.

PELEGRIN - Comment peux-tu parler ainsi ?

ELVIRA - Tu me quitteras - quand tu iras plus loin.

PELEGRIN - Je ne partirai pas sans toi !

ELVIRA - Pelegrin, je ne vais pas plus loin.

Pedro est assis sur le devant de la scène.

PEDRO - C'est la vieille chanson. Ils s'aiment, aucun doute, et ils devront se quitter, aucun doute. Voilà l'absurdité. Qu'on y croit ou pas. Elle arrive l'heure où il n'y a plus de solution.

Elvira s'est assis ; Pelegrin est debout devant elle.

PELEGRIN - Crois-tu vraiment que je suis salaud ? Que j'aille dans ce trou et que d'un seul coup, j'ai disparu, je lâche l'ancre et je te laisse plantée là ? Là avec les nègres et les matelots. Le crois-tu vraiment ? Je me volatilise comme un voleur, un aventurier pour lequel tu ne signifies rien d'autre qu'un verre de

vin que l'on vide et qu'on laisse là, sans s'inquiéter de savoir s'il vole en éclats... A-Pedro-Pedro, où sont nos hommes ? Qu'ils se pressent, qu'ils nous appellent dès que le bateau est prêt.

PEDRO - Je vais le leur dire. (le signaler)

PELEGRIN - Pourquoi es-tu enchaîné, une fois de plus ?

PEDRO - Une plaisanterie idiote. Je leur raconte une histoire, ils me détachent dès qu'ils voient qu'elle se réalise. Mais au moment même, où la majorité voit que c'est une histoire vraie, à ce moment même, on en est déjà plus loin, bien sûr, et quand je le dis, une fois de plus ils n'y croient pas, avant d'avoir vu, et derechef ils m'enchaînent.

PELEGRIN - Quelle est cette histoire ?

PEDRO - Une vieille histoire, l'ami.

PELEGRIN - On n'a pas le temps pour de vieilles histoires. Qu'ils m'appellent dès que le bateau est prêt.

Pedro reste sur scène.

Il nous faut continuer. Le Diable emporte ce Santa Cruz. Pendant ces treize jours déjà, depuis que notre bateau est nouillé là-bas, je tremble à chaque instant, que l'on découvre, d'où il provient, que l'on découvre que le blason est recouvert de peinture. Et alors ? Je n'aimerais pas être stupide, Elvira. C'est moi qui l'ai fait pour notre amour. Tout cela tu le sais. Il nous faut continuer.

Il s'arrête

Et tu pleures à nouveau.

ELVIRA - C'est justement ça, Pelegrin, tu ne l'admits même pas, pourquoi ça ne peut plus durer ainsi, pas pour moi, pas pour un femme.

PELEGRIN - Qu'est-ce qui ne peut plus durer ?

ELVIRA - Je ne suis pas née pour une vie pareille. Je n'en peux plus ? Ce fut un rêve merveilleux qui m'a réduite.

PELEGRIN - Un rêve.

ELVIRA - Je sens que je m'éveille, et je n'en peux plus.

PELEGRIN - Un rêve ? Je comprends. Et la réalité, c'est le château, que l'autre a promis, le gentilhomme. Tu l'as quitté. Un rêve. A présent tu te souviens qu'il t'a promis un château. Voilà la réalité. Je comprends.

ELVIRA - Comme c'est affreux (horrible) ce que tu dis.

PELEGRIN - Bon Sang de Bon Dieu, qu'est-ce qu'il faut que je fasse alors ? Dis-le moi, qu'est-ce que je dois faire ?

ELVIRA - Mais je le dis toujours.

PELEGRIN - Quoi ?

ELVIRA - Je voudrais que nous restions ensemble.

PELEGRIN - Mais qu'est-ce que je veux d'autre ?....

ELVIRA - Pour toujours. Tu ne comprends pas cela. Je voudrais que nous restions à un endroit fixe, où l'on sait : ici nous sommes chez nous ; c'est tout. Un jour, nous aurons un enfant, Pelegrin.

PELEGRIN - Oui.

ELVIRA - Tu comprends ?

PELEGRIN - Qu'il vienne quand il en aura envie. Qu'il voie à quel point le monde est vaste, à quel point l'homme est étrange ! quoi encore...

ELVIRA - Je voudrais, Pelegrin, que nous nous marions.

PELEGRIN - Nous mariez..

Il se détache d'elle
Je redoutais ce mot. Depuis longtemps déjà. Et maintenant que notre fuite va être réparée, et qu'à nouveau, les mers s'ouvrent grand devant nous, juste à ce moment qu'ils hissent les voiles, à ce moment tu le prononces.

ELVIRA - Je ne t'ai pas appelé, Pelegrin, pour que tu m'enlèves.

PELEGRIN - Nous mariez !

ELVIRA - Je veux seulement, ce que chaque femme qui aime, attend (voudrait) de son amant.

PELEGRIN - Un nid, que l'on ne quitte plus.

ELVIRA - Si tu ne sais pas de mot plus beau, alors oui.

PELEGRIN - Appel e-le, si ça te plaît davantage, un cercueil. Le mariage est un cercueil pour l'amour... Un mot seulement : les ailes, le petit peu d'ailes que l'homme possède, il doit se les couper. Tu ne veux rien d'autre de lui.

ELVIRA - L'homme ne pense toujours qu'à lui.

PELEGRIN - Et toi, ?

ELVIRA - Je pense à l'enfant.

PELEGRIN - Toujours l'enfant.

ELVIRA - N'y pense pas, l'enfant est plus petit que nous. La vie qui s'étend devant lui, elle est plus longue que la nôtre.

PELEGRIN - Faut-il que je m'enterre pour le bon plaisir de l'enfant, faut-il que je m'égorge, pour qu'il puisse vivre ?
Il souffle de rire.

J'ai là sous les yeux, comment nous serions installés (attachés) en un endroit fixe et sans danger : il me faudrait charrier du charbon, pour que nous puissions vivre ou nous imaginer que nous vivons, ou alors je ferais le commerce de l'huile de foie de morue. Pourquoi pas ? Je gagnerais comme il faut, ce sera mon ambition, qu'il n'y ait plus une goutte d'huile de foie de morue qui ne m'enrichisse, à cent lieues à la ronde. Je vais avec l'aide de Dieu, améliorer l'huile de foie de morue. Pour l'amour de toi. Je ne prendrai ni répit, ni repos, jour après jour, semaine après semaine, année après année, pour que nous puissions vivre, vivre en sécurité. Le sens de notre vie ? Le sens- l'huile de foie de morue le veut, le devoir, la sécurité pour la femme et les enfants, pour la suivante, pour le serviteur, la cuisinière, le valet, le Bon Dieu, la patrie...

ELVIRA - C'est un sacrifice, je sais.

PELEGRIN - Personne ne peut accomplir ce qu'il est incapable de vouloir... et pas même toi, tu es capable de le vouloir. Je serai planté à la maison, pour l'amour de toi, mais ma nostalgie sera contre toi. Peux-tu le vouloir ?

ELVIRA - Pas moi, Pelegrin.

PELEGRIN - Qui alors ? Qui nous fait parler de l'Amour à torts et à travers.

ELVIRA - L'enfant.

PELEGRIN - Elvira, je ne peux pas me marier. Je ne le peux pas.

Pedro qui est assis sur l'avant scène

PEDRO - Le bateau est à flot. De l'autre côté de la baie, il souffle un léger vent d'ouest.

Pedro reste comme avant.

ELVIRA - Je n'irai pas plus loin, Pelegrin.

PELEGRIN - Elvira !

ELVIRA - Tu vas me quitter, si tu pars.

PELEGRIN - Est-ce ça n'était pas beau, tout ce que nous avons vu et vécu, jusqu'à présent ? Les nuits sans rivage là-bas, nos nuits, l'éclat argentin des vagues, le chemin scintillant de la lune et tout le reste, qui n'a de nom pour personne, et puis le matin, le soleil, la voile, là-haut, l'azur, l'immobilité du vent mugissent, au large l'écume galopante de la mer : notre journée, notre journée sans rivage, ... tout cela Elvira, tu le regrettes ?

ELVIRA - Je ne regrette rien.

PELEGRIN - Tout cela, Seigneur, n'était-ce pas beau ?

ELVIRA - C'est du passé : pendant que j'étais une jeune fille.. La vie est étrange, Pelegrin, la vie s'écoule de jour en jour, elle nous aliène le bonheur, au moment même où nous le tenons dans nos mains. Je ne suis plus une jeune fille.

PELEGRIN - Oh, je t'en supplie -

ELVIRA - Personne ne peut faire ce qu'il n'est pas capable de vouloir. Comme tu as raison !

PELEGRIN - Partons.

- ELVIRA - Tu vois, Pelegrin, moi aussi je ne peux.
Il se tait
 Reste auprès de moi, Pelegrin, Qu'est-ce que Hawaï ?
 Un mot, un mot.
- PELEGRIN - Toi aussi tu ne peux...
- ELVIRA - Et si je te demande, mon Bien Aimé; qu'est-ce que tu cherches à Hawaï ? Cette île, quelque part dans l'océan immobile, qu'est-ce qui fait que tu la trouves si merveilleuse ? Ne serait-ce que pour la peur, tu devrais renoncer. Voilà Hawaï.
- PELEGRIN - Tu ne veux pas venir...
- ELVIRA - Reste près de moi, Pelegrin !
- PELEGRIN - Et moi, je ne peux pas rester, et aucun ne veut abandonner l'autre, nous nous aimons et nous ne pouvons nous séparer, sans trahir notre amour, sans devenir des coupables, et si nous restons ensemble, l'un des deux sera englouti, il fera ce dont il n'est pas capable, pas capable, ça aussi c'est la faute des autres, ça aussi...
Il se jette à genoux
 Que faut-il faire, Seigneur, que faut-il faire, l'Homme et la Femme que Dieu a créés l'un pour l'autre pour qu'ils s'aiment mutuellement - obligés de s'aimer, que doivent-ils faire, qui ne soit pas absurdité.
Le nègre à surgi, il lui tend la corbeille.
- LE NEGRE - Huître fraîches? Messieurs Dames, huîtres fraîches.
- PELEGRIN - Va-t-en au Diable !
- LE NEGRE - Bien fraîche ? Ces messieurs Dames peuvent les goûter, s'ils ne me croient pas.
- PELEGRIN - Je veux que tu ailles au Diable.
- LE NEGRE - Pas une morte, sur mon honneur, piquez voir par vous-mêmes, Messieurs Dames, voyez, Messieurs Dames, comme tout ça frétille encore...
- PELEGRIN - Va-t-en au Diable, je te dis, Elles puent jusques au Ciel.

LE NEGRE - Jusqu'ou qu'elles puent ?

PELEGRIN - Jusqu'au ciel !

LE NEGRE - Justement tout à l'heure - (à l'instant)

PELEGRIN - Et toi, pour ladernière fois, va-t-en au Diable, qui t'a envoyé ?

LE NEGRE - Je vais vous dire d'ou je viens. Je viens de servir un gentilhomme étranger, un seigneur très noble, qui vient d'arriver, et voilà qu'il a déjà mangé une vingtaine d'huîtres - rien que des cadavres, sur mon honneur, il ne me reste plus que des petites bêtes toutes vivantes toutes fraîches.

PELEGRIN - Je le dis, elles puent.
Tout d'un coup ils en viennent aux mains.

LE NEGRE - Au secours ! On m'égorge ! Au secours !

PELEGRIN - Je le dis, elles puent.
Des badauds s'en mêlent.

LE BADAUD - Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?
On se bat ! C'est passé. Allez encore. Trop tard...

LE NEGRE - Il a voulu m'égorger ? Je vais chercher la police, faut qu'il paye. Je vais chercher la police.

PELEGRIN - Viens Elvira, viens.
Pelegrin et Elvira s'éloignent, le Nègre se relève les badauds goûtent les huîtres qui sont par terre. Le Chevalier apparaît vêtu de pourpoint de sa jeunesse. Il regarde à tour de lui et il aperçoit Pedro étendu sur le devant de la scène.

PEDRO - Vous êtes un gentilhomme.

LE CHEVALIER - Qu'est-ce que ça veut dire ?

PEDRO - Vous ne pouvez, par exemple, vous venger contre une femme, si elle est dans l'embarras. Vous ne pouvez être un égoïste, comme il vous paraît. Vous ne pouvez agir comme l'autre, c'est à dire que vous envie d puis toujours.

LE CHEVALIER - Et pourq oi jene peux ?

PEDRO - Parce que personne n'aurait pu vivre une vie différente de celle qu'il vit... Voilà ce que je vous prédis : même si un jour après des années, vous revenez à Santa Cruz et que vous vous liez partir en voyage, il n'en sera pas autrement qu'aujourd'hui. Vous ne pouvez pas faire autrement, vous êtes un gentilhomme.

Pendant un moment, le Chevalier reste figé et puis il essaye de sourire.

LE CHEVALIER - Et quel est le prix de cette sagesse ?

PEDRO - Des larmes, des larmes en cachette et des nuits sans sommeil - rien de plus.

Pelegrin sort de la maison, d'un pas rapide, fébrile, décidé.

PELEGRIN - Pedro.

LE CHEVALIER - *Dieu vous donne le bonjour*

PELEGRIN - Et nous de même... Nous partons Pedro, de suite.

LE CHEVALIER - Puis-je demander (savoir) pour où vous partez ?

PELEGRIN - Hawaï -

A Pedro - Nous partons, je dis. Le nègre, avec ses stupides huîtres, il est allé chercher la Police. Les huîtres je les paie volontiers, mais la police nous devons la faire. Nous avons un blason truqué. Il faut aller.

PEDRO - Je comprends - (comme is -)

PELEGRIN - Il nous faut aller, je ne peux pas me marier, je ne peux pas me laisser accrocher. Au Chevalier : Seigneur, j'ai été impoli, tout à l'heure.

LE CHEVALIER - Oh, vous êtes pressé.

PEDRO - Très juste, Votre Grâce ! Voilà le port de Santa Cruz. A ce qu'il semble, Votre Grâce vient d'arriver.

LE CHEVALIER - Quelle animation.

PEDRO - Beaucoup de bruit pour rien.

LE CHEVALIER - J'aime l'animation. Tout en enlevant ses gants Tu es un diseur de bonne aventure ? (un devin)

PEDRO - Pour ainsi dire.

LE CHEVALIER - Je le pensais bien. (j'en étais sûr).

PEDRO - Votre Grâce a une intuition remarquable. Même au moment du désarroi secret - ; vous voyez mes chaînes et aussitôt vous savez, que je dis la Vérité.
Le Chevalier rit poliment et puis frappé.

LE CHEVALIER - Au moment de l'égarement secret ? Comment cela ?

PEDRO - Qui le sait mieux que vous ?

LE CHEVALIER - Quoi ?

PEDRO - Que Votre Grâce veut partir en voyage.

LE CHEVALIER - Ca c'est à la portée d'un enfant, quand il voit un homme avec des bagages et qui plus est, à Santa Cruz. Il n'est pas besoin d'un devin pour cela. Quoi encore ?

PEDRO - Oui, quoi encore ?

LE CHEVALIER - Je suis curieux de savoir.

PEDRO - Vous savez très bien ; une femme vous a quitté... Il y a de longues années, ou bien la nuit dernière. Ca n'a aucune importance. Une femme que vous aimez, s'en est allée avec un autre. Il se pourrait que ça se renouvelle, la même histoire (chose) tout à fait, vous vous retrouverez toujours dans cet endroit : devant vous, la pleine mer, les navires, les mâts, la vie différente. Et vous êtes là, debout, le cœur battant, dans la détresse d'un désarroi secret : Quoi encore ?...

LE CHEVALIER - Oui, quoi encore ?

PELEGRIN - Hawaï.. Vous savez ce qu'est, ce que veut dire, ce que signifie ?

LE CHEVALIER - C'est une île.

PELEGRIN - Oui aussi.

LE CHEVALIER - Très loin d'ici.

PELEGRIN - Plus c'est loin, plus c'est beau.

LE CHEVALIER - Je sens comme vous.

PELEGRIN - Hawaï... Hawaï...

Comme si le Chevalier lui disait que Hawaï n'avait rien d'extraordinaire.

Dites, là-bas fleurissent les citrons, les ananas, les pêches, les figues, les dattes, les bananes, tout ensemble. Je vous le dis : là-bas, il n'y a pas d'hiver.

LE CHEVALIER - Pas d'hiver.

PELEGRIN - Pas la moindre trace d'hiver, il faut que vous le sachiez. J'ai connu un matelot qui est allé à Hawaï. Il avait une canne (un baton) je vous dis, une vieille canne hollandaise toute noueuse. A Hawaï, il l'a plantée. Par mégarde, vous comprenez. Tant il s'était appuyé sur la canne, comme on peut se l'imaginer, quand il vit passer une fille... Les filles de Hawaï, peut-être, vous en a-t-on déjà parlé ? Bref, il a suivi la fille et la bâton, il le planta là. Un an plus tard, c'est le destin du matelot qui le voulait, il est revenu à Hawaï... Qu'est-ce qui s'était passé à votre avis ? (était arrivé). La canne qu'il avait plantée là par mégarde, la vieille canne hollandaise, toute noueuse : elle était en fleurs.

LE CHEVALIER - En fleurs ?

PELEGRIN - C'est ça Hawaï.

LE CHEVALIER - Et c'est là que vous allez ?

PELEGRIN - Allez vous me dire que Hawaï n'a rien d'extraordinaire?...

Il lui tend la main . Bonne santé.

LE CHEVALIER - Je voudrais demander...

PELEGRIN - Comment on m'appelle ? On ne m'appelle pas.

LE CHEVALIER - Vous m'emmenez ? Si j'osais ?

PELEGRIN - A cause de la canne avec les noeuds ?

LE CHEVALIER - Vous m'emmenez ?

PELEGRIN - Seigneur - c'est sérieux ?

LE CHEVALIER - C'est la nostalgie d'un homme, qui n'en a plus d'autre.

PELEGRIN - Je comprends...

LE CHEVALIER - Vous hésitez.

PELEGRIN - La route est longue, vous savez !

LE CHEVALIER - la route (à faire) c'est ce qu'il y a de mieux.

PELEGRIN - Jolie maxime, très jolie, mais il se pourrait bien que les Français nous attrapent. Les Français, se sont des gens si bizarres et des ~~bruyers~~ ^{bruyers}. Ils cherchent un navire, un navire pas n'importe lequel, qui a coulé au large du Maroc, on ne sait comment... et puis vous savez, les tempêtes, il nous faut contourner le Grand Cap. La soif, l'époque de la mousson, la fièvre... la fièvre, les pirates..

LE CHEVALIER - J'estime, que je suis un homme.

PELEGRIN - Si vous payez : top-là Poignée de main
 Dans un quart d'heure, nous partons. C'est le navire avec le pavillon rouge. Dans un quart d'heure, nous partons, mon ami, nous n'attendons pas.
En guise de salut :

LE CHEVALIER - Hawaï - ~~Pelegrin s'éloigne pendant que les badauds arrivent par l'autre côté, faisant cercle autour du Nègre et du Gendarme.~~

LE NEGRE - C'est ici qu'il m'a égorgé.

LE GENDARME - Tu dis ça.

LE NEGRE - Et c'est ici, je le jure, ici, qu'il a jeté (flanqué) mes huîtres par terre.

LE GENDARME - Laissons là la question du Nègre... Allons dans la maison où il s'est enfui. Ils entrent dans la maison? il reste le chevalier et Kilian, le Serviteur, tel qu'il pouvait paraître dix sept ans plus tôt.

LE SERVITEUR - Ca aussi ?

LE CHEVALIER - Tout, je (te) dis. Il faut que tout soit descendu dans un quart d'heure.

LE SERVITEUR - Dans un quart d'heure ?

LE CHEVALIER - Tu as compris, Kilian : c'est le navire avec le pavillon rouge.

LE SERVITEUR - Un navire si dégoutant (dégueulasse) Votre Grâce ? (il rassemble les paquets

—
Votre Grâce, je ne supporte pas la mer. Comme ça sur les images, oui. Elle a une belle couleur, mais ça pue en général... J'imaginai la vie autrement, Votre Grâce ; je serais serviteur au château, je pensais. C'est ce qu'il était dit dans notre contrat. Mettre les verres sur la table, tirer les rideaux, apporter les bougies, je pensais arranger le bois dans la cheminée.

LE CHEVALIER - En avant, Kilian, en avant !

LE SERVITEUR - Et au jardin, Votre Grâce, au jardin aussi, je pourrais aider. Quand j'y pense, comme ça m'irai bien d'être serviteur dans un château. (je suis fait pour être ...)

LE CHEVALIER - Mon bon garçon, moi aussi je me suis imaginé la vie autrement.

LE SERVITEUR - Un si beau château, Votre Grâce, ce que nous aurions pu en faire. Il ramasse les affaires.

Le navire avec le pavillon dégoutant, dites-vous. Le Nègre et le Gendarme reviennent de la maison.

LE NEGRE - Nous la tenons.

LE GENDARME - Je suis fâché, belle Demoiselle, que votre Galant soit lâche au point de se volatiliser et de laisser tomber sa dame plutôt que de payer les huitres. J' suis fâché (désolé, je le regrette)

LE NEGRE - Il faut croire aussi (même... N. du T.) à un Nègre, Mademoiselle.

Au gendarme : Il a dit, elles puent, elles puent, elles puent.

Elvira apparait sur le pas de la porte, elle s'arrête

LE CHEVALIER - Elvira, Toi ?

LE NEGRE - Aïe, aïe, aïe, aïe,

LE GENDARME - Ferme ta gueule blanche !

LE CHEVALIER - Gendarme .

LE GENDARME - Que s'est-il passé ici ?

LE NEGRE - Je suis un nègre.

LE GENDARME - Rien de plus (d'autre), Votre Grâce, on en rencontre tous les jours.

LE NEGRE - Je suis un Nègre.

LE GENDARME - Ne dis pas ce que chacun (peut) voir. C'est un pauvre bougre, on a voulu l'égoûger, mais ça n'a pas réussi.

LE NEGRE - Ce Monsieur (Seigneur) m'a acheté des huîtres, et je demande au Seigneur : comment étaient les huîtres, fraîches ou pas ?

LE GENDARME - Votre Grâce, ça ne compte pas. On a jeté ses huîtres par terre, un fait. Il faut que quelqu'un les paye, un fait. Le problème (du) Nègre non plus ne compte pas.

LE CHEVALIER - C'est moi qui les paye.

LE GENDARME - Ce n'est pas nécessaire, Votre Grâce, nous avons un otage qui nous suffit tout à fait.

LE CHEVALIER - Et la jeune fille, laissez là en p ix.
Le Chevalier paie.

LE NEGRE - Quel homme rusé !

LE GENDARME - Dis merci.

LE NEGRE - Qui, moi ?

LE GENDARME - Et ton éducation ?

LE NEGRE - Monsieur, ce n'est pas moi qui ai jeté les huîtres par terre. En lui rendant son ricanement : quel homme rusé : il paie les huîtres, et il achète la (jeune) fille.

Le Chevalier et Elvira restent seuls.

LE CHEVALIER - Alors, c'est ici que nous nous retrouvons.

EL IRA - Oui, c'est triste.

LE CHEVALIER - Comme tu peux voir, Elvira, je pars en voyage.

ELVIRA - Pour où ?

LE CHEVALIER - Hawaï.

ELVIRA - Espérons que nous nous révoyons, je n'osais plus y croire. Et, cependant, j'espérais, comme les choses devraient être. Et je rentrais sous terre de honte, bien que tout ne soit pas de ma faute : cependant j'avais honte.

~~LE CHEVALIER~~ - Ce n'est jamais la faute de la femme, je sais. Déjà, l'impression que donne la femme de ne pas agir, parle en sa faveur.

ELVIRA - Comme je comprends tes paroles amères ! Combien je regrette que tu me vois ainsi...

LE CHEVALIER - Je te remercie pour tapitié (compassion).

ELVIRA - Tout cela, ami fidèle, tu ne l'as pas mérité.

LE CHEVALIER - Et cependant, je vais partir en voyage.

EL IRA - Je ne peux te retenir, je sais, même avec tout mon amour. Comment pourrais-tu croire en mon amour ? Je ne t'ai jamais oublié...

Elle cache son visage C'est affreux.

LE CHEVALIER - Elvira, je n'y peux rien.

ELVIRA - Mon ami, comme notre vie aurait pu être belle ! Quand mon père me parlait de ton châteaueau, ça me rendait toute mélancolique : comment, je (me) disais souvent, comment est-ce que j'ai mérité de mener une vie de chat

Alors mon père riait et disait : parce que tu es belle, Elvira ... Et voilà que tout s'est retourné contre moi, tout ce qui aurait pu exister, a volé en éclats, si bien que je suis là, dans ce trou, et que je n'ai (plus) que le droit d'offrir ma reconnaissance à celui qui a eu la bonté de me racheter à un Nègre.

LE CHEVALIER - Ne parle pas ainsi.

ELVIRA - Reconnaissance pour la souffrance et la douleur, mon ami, que j'ai pu te voir une fois encore (revoir). Tant pis pour la souffrance ...

Le serviteur vient chercher les derniers paquets.

Le SERVITEUR - Votre Grâce - Ils lèvent l'ancre. Le Serv. s'en va en emportant les paquets.

ELVIRA - Je comprends que tu m'abandonnes à présent. Après tout ce qu'il nous est arrivé, je le comprends tout à fait.

LE CHEVALIER - Et toi ?

ELVIRA - C'est ton bon droit. Je ne peux pas t'en vouloir, si tu m'abandonnes...

LE CHEVALIER - Et toi ?

ELVIRA - Ne te mets pas en peine de ça. (ne te fais pas de souci)

LE CHEVALIER - Elvira.

ELVIRA - Ton serviteur a dit : ils lèvent l'ancre...

LE CHEVALIER - Dis-moi ce que tu vas devenir..?

ELVIRA - Je te dis : porte toi bien.

LE CHEVALIER Et toi ? Toi ? parle moi.

ELVIRA - Ils lèvent l'ancre, tu entends ? Il me semble que je le vois comme si j'y étais : ils lèvent l'ancre, et puis ils nous ent avec la longue gaffe, et puis ils font tourner le gouvernail qui craque, et puis les voiles se gonflent... La tête me tourne. Je ne voudrais pas que tu restes, que tu le regrettes si tu restes ; il ne faut pas que tu restes par pitié, pour être pardonnable. Ce que je vais devenir ? Je t'attends. Peut-être, tu reviendras une fois encore et que devrais-je faire de mon amour pour toi, que d'attendre, que de te suivre des yeux, toi, et le pavillon qui disparaîtront à l'horizon, et pourtant j garde espoir et pourtant je t'aime...!

LE CHEVALIER - De qui parles-tu ?

ELVIRA - De q i ? de toi... Elle s'effondre il doit la soutenir

LE SERVITEUR - Votre G^râce ?

LE CHEVALIER - Tais-toi !

LE SERVITEUR - Votre G^râce - ils partent ...

LE CHEVALIER - Je sais. Ils sont cloués sur place - tandis que Pedro, le se l qui puisse encore bouger, avanc un peu ; il n'est plus enchainé, il agite les chaines dans sa main.

PEDRO - Les choses s'étaient passées comme ça, à peu près, à peu près comme ça... Ils partirent pour leur château, Elvira et l. Chevalier. C'est un gentilhomme, je le disais bien ; il ne peut pas faire autrement. Un enfant (leur) est venu au monde. Et coetera. L'autre est allé contourné le Grand Cap, à Madagascar, les Français l'ont attrapé, la perspective des galères, la fièvre, une infirmière lui donna son sang.. Tout cela nous le savons déjà... Il nous reste le dernier tableau à jouer aujourd'hui, dix sept ans plustard. C'est aussi, et nous le savons aussi, la dernière nuit de Pelegrin.

ACTE CINQUIEME

Au château.

Pelegrin est debout devant la fenêtre, comme à la fin de l'avant dernier acte. Il craque des noix. Elvira est assise dans un fauteuil, elle aussi attend ; des bougies sont allumées.

PELEGRIN - Dans une heure il fera jour.

ELVIRA - Je te le redemande, Pelegrin : qu'as-tu dit au Chevalier vous avez bu jusqu'à minuit, paraît-il.

PELEGRIN - Bu ?

ELVIRA - Tu lui as raconté ce qui s'était passé jadis entre nous? Il y a dix sept ans. Comme le font (se le racontent) les hommes entre eux !

PELEGRIN - Comme le font les hommes entre eux... D'où sais-tu cela ? Il ne faut pas croire (comme ça) tout ce qui est écrit dans les livres, Elvira.

ELVIRA - Je t'en conjure, Pelegrin : que lui as-tu dit ?

PELEGRIN - De nous, tu veux dire ?

ELVIRA - De nous.

PELEGRIN - Pas un mot.

ELVIRA - Pas un mot ?

PELEGRIN - Je ne pouvais pas savoir, que le Chevalier ne savait rien de tout cela. Bien franchement je n'ai pas songé une minute, à tout ce que j'aurais pu déclancher... Tout en fouillant dans la poche de son pantalon, Merveil euses noix que vous avez là !

ELVIRA - Je ne sais ce que je dois penser. De cette nuit. Que s'est-il donc passé ?

PELEGRIN - Je lui ai parlé de Hawaï.

ELVIRA - Hawaï ? Le serviteur arrive.

ELVIRA - Et alors ?

PELEGRIN - Il ne disait pas grand chose.

ELVIRA - Et alors ?

LE SERVITEUR - Votre Grâce, nous sommes allés dans les écuries.
Selon les ordres de Votre Grâce.

ELVIRA - Et Alors?

LE SERVITEUR - Il manque deux chevaux, la Rosinante et le
Casanova. Il manque aussi le traîneau.

ELVIRA - Ce n'est pas un rêve .

LE SERVITEUR - Votre Grâce : le Chevalier est en voyage.

ELVIRA - En voyage ?...

LE SERVITEUR - Comme je viens de le dire.

ELVIRA - En pleine nuit ? Dehors avec cette neige ?

LE SERVITEUR - Il semble bien Votre Grâce.

ELVIRA - Quelle folie... Qui lui a harnaché les chevaux, je voudrais bien savoir ! En pleine nuit ! Réveille les gens, demande leur. Et envoie moi ce drétin.

LE SERVITEUR - Appelez-le comme vous voudrez, Votre Grâce,
c'est moi.

ELVIRA - Toi même ?

LE SERVITEUR - Le Maître (seigneur) l'a ordonné.

ELVIRA - Et puisque chaque seconde compte pour le rejoindre, tu vas aller à l'écurie, pour vérifier si le traîneau est encore là, celui que tu as attelé toi-même.

LE SERVITEUR - Selon les ordres de Votre Grâce.

ELVIRA - Grand Dieu, que signifie tout cela ?

le serviteur - Votre Grâce n'a pas voulu me croire.

ELVIRA - En voyage, dis-tu ? pour où ?

LE SERVITEUR - Ça, le Maître ne l'a pas dit.

ELVIRA - Mais qu'a-t-il dit ?

LE SERVITEUR - Le Maître a dit par exemple -

ELVIRA - Cherche bien.

LE SERVITEUR - Doucement, il a dit. Notre Maîtresse dort, notre Maîtresse dort.

ELVIRA - Rêve ?

LE SERVITEUR - Doucement, il a dit pour ne pas éveiller notre Maîtresse, je crois que son rêve est beau.

ELVIRA - Qu'a-t-il dit encore ?

LE SERVITEUR - Kilian, il a dit, tiens moi le manteau.

ELVIRA - Et alors ?

LE SERVITEUR - Kilian, tu n'as jamais rien compris à la vie, il l'a dit, la vie est une chose gaie, la vie est un grand rêve.

ELVIRA - Et alors ?

LE SERVITEUR - Voilà, c'était tout. Petite pause.

ELVIRA - Que quelqu'un prennent l'autre cheval (jument), mon cheval à moi ! De suite. Qu'il galope après le Chevalier, pour savoir ce que cela veut dire. Et dussait mon cheval en crever, je lui donnerais une récompense telle que ses descendants en parleront longtemps.

LE SERVITEUR - Selon les ordres de Votre Grâce.

ELVIRA - J'attends ici. Le serviteur s'éloigne.
Mon époux, mon cher époux. Surtout qu'il ne lui arrive rien.

PELEGRIN - Dans une heure le jour va se lever.

ELVIRA - Le voilà qui part dans la neige, dans cette montagne de neige, il y a trois jours encore, ils plantaient les arbres, tout le long de l'allée, et hier déjà, on n'en voyait plus une seule branche, rien, rien. Quand je pense, qu'il traverse la tempête (qu'il est en pleine.. quelle folie...

Elle s'arrête
Pourquoi tu nous fais tout ça ?
Et comme Pelegrin se retourne
Oui - Toi !

PELEGRIN - Qu'est-ce que je fais moi ?

ELVIRA - Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Qu'est-ce que tu veux ?

PELEGRIN - On m'a invité.

ELVIRA - Je te le dis, Pelegrin, notre mariage est heureux, pleinement heureux et on peut se moquer tant et plus du mariage.

PELEGRIN - Et qui se le permet ?

ELVIRA - Et le merveilleux dans le mariage (le voilà) !
Quand nous nous sommes mariés, il y a dix sept ans, je ne m'étais pas rendu compte, combien et combien sincèrement je pourrais un jour l'aimer. Il faut apprendre à se connaître, comme nous, sans qu'on soit amoureux. Un homme comme lui, je ne l'ai presque (pour ainsi dire) pas mérité !

avec un sourire

Parfois, quand je ne le vois pas, il me semble être le Bon Dieu, tellement on peut compter sur lui. L'an passé, quand pendant dix semaines, j'étais couchée avec la grippe, et puis quand j'ai pu me lever pour la première fois - mon Perroquet- je l'avais probablement oublié, mais vois-le, il vit. Il lui a donné à manger ; pendant dix semaines et pourtant il le déteste. Il est comme ça, il pense à tout...

Pelegrin donne des noix au Perroquet, et il opine de la tête.

C'est ça le plus horrible : quoiqu'il fasse, je le sais très bien, il le fait pour l'amour de moi. Et s'il part dans la nuit, et qu'il m'abandonne, voilà toute la folie de ce voyage inattendu : il croit peut-être que je veux être seule avec toi. Le cher, il ne sait pas que tu ne comptes absolument plus pour moi...

Le serviteur est revenu. Alors ?

LE SERVITEUR - Votre Grâce .

ELVIRA - Il est de retour ? pour l'amour du Ciel !....

LE SERVITEUR - Votre Grâce, j'apporte les nouvelles bougies !
Il les pose et s'éloigne

PELEGRIN - Tu demandes ce que je voulais ?
Il quitte la fenêtre et se rapproche.

J'étais à l'auberge - oui, ça fait bien une semaine déjà - j'entendis qui habitait ce château, un hasard. Un autre hasard, et je ne l'aurais pas entendu (su). Nous ne nous serions pas revus sur cette terre. Cent pas, et nous serions passés l'un devant l'autre, toi et moi, au dehors la nuit... Elvira se tait
Demain je continue mon voyage. Elvira se tait
Deux êtres, qu'ils puissent se trouver au même moment dans une pièce, ici et maintenant, qu'ils puissent vivre sur cette terre au même moment, ça me semblait si merveilleux... rien de plus... j'ai pris la guitare. je ne sais ce qu'il me fallait d'autre, de la musique.

ELVIRA - Tu voulais, ne le disais-tu (n'est-ce pas) me faire une visite.

PELEGRIN - Par exemple, oui, on appelle ça comme ça.

ELVIRA - Et pourquoi ? (A quoi bon ?) dédaigneuse
Parce que nous nous sommes aimés, jadis ?

PELEGRIN - Je le crois aussi, que nous nous aimions, une fois.

ELVIRA - Et à présent, comme tu passes dans la région, tu fus tenté de voir ce qu'il en était resté ? Oh ! je comprends.
Pelegrin la regarde en silence
Ou bien tu cherchais peut-être à savoir si je suis heureuse, bien que tu te sois comporté, à mon égard, comme un ^{mal}pape il y a dix sept ans.

PELEGRIN - Tu dis ça comme ça.

ELVIRA - Oui, je suis heureuse, Pelegrin. Je le suis. Que veux-tu de plus ? Dois-je le si nar (certifier) pour que tu puisses - consolé- repartir d'ici ?

PELEGRIN - Sans signature, sans (même) ton offre de signature, je l'aurais cru.

ELVIRA - Une fois, il y a des années, tu m'as écrit, c'était un mot de Java, je crois.

PELEGRIN - De la Corée.

ELVIRA - Sais-tu aussi quel était mon état d'âme, quand je tenais ce mot grotesque entre mes mains, ce blabla grotesque, après des années ?

PELEGRIN - Si nous connaissions l'état d'âme de celui qui reçoit la lettre, qui écrirait encore une seule lettre ? C'est ce qui fait la magie de la lettre: elle est un risque.

ELVIRA - Je frémissais de honte, d'avoir aimé un jour du fond du coeur, le drôle qui avait écrit ce torchon, oui, tu me dégoûtais, tu comprends ?

PELEGRIN - Bien franchement : non pas vraiment.

ELVIRA - J'étais dégoûtée, et avec le nombre d'années de mariage, j'étais de plus en plus dégoûtée d'avoir connu un lâche comme toi. Tu as souhaité pour moi - comme tu l'as écrit sur ce chiffon ridicule - un époux fidèle et de toute confiance...

PELEGRIN - J'étais sincère.

ELVIRA - Oui : pour que tu puisses toi-même, te retrancher dans le royaume des (gens) perdus, là où l'on reste jeune et impérissable, indestructible. C'est donc ça. Tu n'as pas voulu le mariage, pour que ma nostalgie demeure tienne tout entière? C'est d'une mauvaise foi (trahison) sans pareil. Tu voulais plus (autre chose) que la femme à tes côtés : tu voulais exister dans ses rêves... Et le réel, qui s'use et se vide, la vie de tous les jours, tout cela, tu l'abandonnais volontiers à l'autre, l'époux fidèle et de toute confiance, que tu souhaitais pour moi. Pourquoi ? pour que je n'ai plus aucun autre amant, - liée à la fidélité conjugale (que je serais) - plus aucun autre en dehors d'un passé ; en dehors de toi.

Pelegrin sourit
C'était bien ça ?

PELEGRIN - Jamais, je dois l'avouer, je n'y ai tant réfléchi.

ELVIRA - Fais le, en fin de compte, tu verras un *malpropre* un assassin de l'amour, un lâche devant la vie réelle, que tu n'as jamais eue le courage de vivre jusqu'au bout, jamais, et avec les autres femme non plus - parce que je sais que je n'ai pas été la seule... !

PELEGRIN - Elvira ?

ELVIRA - Veux-tu dire (prétendre) le contraire ?

PELEGRIN - Que tu n'as pas été la seule, Elvira, ma chère Elvira, c'est tout naturel.

ELVIRA - Comprends.

PELEGRIN - Peut-être es-tu la seule, Elvira, capable de le comprendre.

ELVIRA - Comprends : l'infidélité de l'homme avec laquelle il se flatte (cajole) c'est votre manière de faire toilette, rien de plus, un léger vernis d'aventure, de passion à tout prix, qui fait votre vanité ...

Avec emportement

Pelegrin ! Pourquoi es-tu venu ? Je n'y comprends rien, rien du tout ! Dis-le moi : pourquoi ? Après dix sept ans. Que veux-tu de moi ? Il se tait

Tu es venu pour craquer des noix ? Pour feuilleter un livre ici ?

PELEGRIN - Pourquoi pas ?..

ELVIRA - Pourquoi pas.

PELEGRIN - J'aime les livres que j'en connais pas.

ELVIRA - Es-tu venu pour voir si je tiens toujours à toi ? Si je souffre de toi ? Si je t'attends ? Il feuillette Ou bien voulais-tu voir, comment je te hais, comment je te transperce, comment je te méprise ? Il feuillette encore

Pourquoi es-tu venu ? Le passé nous émaut-il encore, rien de plus, on se pardonne, tout en amour, on sourit on plaisante sur les larmes versées, rien de plus, ce fut une romance pour l'homme et la mélancholie, elle en fait à nouveau une petite romance, un supplément de délices (charme) une visite en pasant, une soirée tendre avec des noix et du vin... Il feuillette encore. Tu es toujours muet.

PELEGRIN - Elvira, tu n'es pas généreuse... Tu veux me forcer à parler. A mentir. A me faire illusion moi-même. Je suis venu pour ça et pour ça. Comme si je la savais

moi-même. Tu n'attends de ma bouche que le mot qui me mette en tort ; pour te débarrasser de moi... Je ne sais Elvira, pourquoi tu redoutes (les réactions de) ton cœur.

ELVIRA - Je fais ça ?

PELEGRIN - Qui sait comment ça s'est passé ? Est-ce que nous savons toi et moi, quelle est toute la vérité, à présent, à cette heure de notre a tente nocturne.

Il choisit un autre livre

Aurions-nous pu - tels que nous sommes là - nous tair une heure seulement. C'est tout... Tu aurais pu broder ou lire ; j'aurais regardé les livres, les papillons, toutes ces plantes pointes : melaleuca folia par exemple... et puis, oui, puis j'aurais continuer mon chemin.

ELVIRA - Et alors ?

PELEGRIN - Pour toujours, je crois.

ELVIRA - Et alors ?

PELEGRIN - Une fois de plus, ^{il y avait eu} ~~c'était la vie (la vie nous serait passée devant)~~.

Il s'assoit à l'épinette

A Honolulu, j'ai connu un jour un Capitaine, qui, du fait de son âge, avait pour seule maîtresse : l'Astronomie. Rien ne lui tenait plus à cœur. A chaque fois, nous nous moquions de lui, parce qu'il ne savait parler de rien d'autre. Tout le reste n'était que superflu, depuis qu'il avait découvert un bouquin gros comme ça dans la cabine. Peut-être, le premier livre qu'il ait lu dans sa vie, mais comme il le lisait. Quand il arrivait dans la taverne, où (pendant nous dansions avec les Nègresses, il parlait de la Voie Lactée, comme si elle était apparue hier...

Il attrape une orange dans l'assiette

Chaque fois, que l'on s'a seyait à ses côtés, il prenait une orange comme c l e-là : Ca, disait-il, c'est la l ne. Il ne tolérait pas un sourire. Et ce globe, là-bas c'est la terre. Et ça c'est la lune. Il fallait sept pas d'écart, je le sais encore très bien. Et qu'est-ce qu'il y a e tre les deux ?

disait-il : qu'est-ce qu'il y a au milieu ? Pas même de l'air, pas même de la lumière, rien (d'autre) que la nuit, le Tout, la Mort, rien qui soit seulement digne d'avoir un nom - rien.

ELVIRA - Qui disait cela ?

PELEGRIN - La Capitaine de Honolulu... Supposons le cas, disait-il, j'ai une soeur, en Europe elle est restée, la Chérie ; supposons le cas, elle vend au marché de Barcelone et en ce moment, que fait-elle, elle a un melon dans les mains : voilà, la première étoile, un melon à Barcelone : l'étoile la plus proche - et qu'y-a-t-il entre les deux ? disait-il. Rien (d'autre) que la nuit, le Tout, la Mort. Si profond mes amis, si profond le Néant, si rare la vie, le chaud, le disponible, que l'on comprenne, la lueur qui brûle. Si rare, ce qui est. Il épluche l'orange - Je ne parie pas un quartier que les rapports collent. C'était un original. Après, je n'ai plus pu peler d'orange sans y repenser.

ELVIRA - Pourquoi tu me racontes ça ?

PELEGRIN - Ca m'est venu à l'esprit... Si nous avions pelé une orange ensemble, Elvira ; une fois encore, la vie eût été belle. Elle tend l'oreille.

ELVIRA - C'était pas un grelot de traîneau ?
Il semble n'en être rien.

PELEGRIN - A la façon dont tu as parlé cette nuit, j'ai bien vu à quel point tu es sensée.

ELVIRA - Parce que la femme, elle n'a pas le droit d'être sensée

PELEGRIN - Tu as des secrets, je crois (bien) que ton esprit doit préserver ; tu t'en sers beaucoup, alors il s'affute (s'aiguise)

ELVIRA - Es-tu venu pour divulguer mes secrets intimes ?

PELEGRIN - Pour ce que ça me regarde...

ELVIRA - Eh bien oui, tu ne veux pas savoir le but de ta visite ?

PELEGRIN - Ne se pourrait-il vraiment, Elvira, que je ne voulais plus rien du tout. ?

ELVIRA - Et pourtant tu es venu.

PELEGRIN - Et pourtant je suis venu... Il mange l'orange.
Je disais vrai (je voyais juste), beau même. Nous ne sommes pas, je disais, un juge l'un pour l'autre. Tu peux me considérer comme un voyou. Dieu me recevra en conséquence, si je l'ai été - et pour ma part, je pense en ce moment, que la femme n'est pas généreuse. Dieu, s'il pense com e moi, je recevra en conséquence mais il est certain, Je pensais, que nous nous sommes rencontrés dans cette vie, que nous nous sommes aimés, chacun selon son caractère, son âge, les possibilités de son sexe. Et tous deux, nous vivons encore ; en ce moment même, en cet endroit... Pourquoi ne pas se saluer (dire bonjour) je pensais.

ELVIRA - Et pourquoi le faire ?

PELEGRIN - La vie est courte.

ELVIRA - Crois-tu à la fin, que tu puisses l'enlever encore une fois ?

PELEGRIN - A quoi bon.

ELVIRA - Encore une romance pour l'homme...

Pelegrin a frappé des touches isolées. Un peu à la manière d'un enfant qui voudrait jouer et ne sait pas Depuis un moment déjà Viola est apparue ; elle est en chaise de nuit et se tient sur le pas de la porte.

ELVIRA - Pour l'amour de Dieu (Mon Dieu)... Mon enfant, mais comment es-tu venu ici ?

VIOLA - Je ne peux pas dormir.

ELVIRA - A une heure pareille.

VIOLA - J'ai une peur affreuse, Maman...

ELVIRA - Et pourquoi donc ?

VIOLA - Je rêve des choses affreuses, Maman...

ELVIRA - Mais voyons !

VIOLA - Maman, la Mort est dans la maison. Elle regarde sa mère, puis elle s'effraie de son affirmation, elle pleure, Elvira doit la soutenir.

ELVIRA - Viens, Viola, viens ! Agis-toi. N'aie pas peur, un simple rêve t'a effrayé (mise dans cet état). Rien de plus. Ne pleure pas. Nous allons boire un thé chaud.. Tu entends ? Je vais te chercher un manteau... Kilian.
Elvira sort - Pelegrin essaie de jouer.

PELEGRIN - Le jour se lève - Viola se tait
Vous n'avez rien à craindre, ma chère enfant, rien du tout. Il n'y a rien d'horrible à tout cela : j'ai vécu. Viola se tait Vous savez jouer ? Si je vivais une autre fois je voudrais apprendre à jouer : ce doit être beau.

VIOLA - Oh Oui !

PELEGRIN - Savoir peindre aussi.

VIOLA - Oh Oui, et tant de choses.

PELEGRIN - Tant de choses... Viola se tait
Je connais un coquillage qui n'existe pas, un coquillage qu'on peut rêver seulement, tellement il est beau, et on peut longer les rivages de toutes les mers, et on peut ouvrir des milliers de coquillages, tous rassemblés ; jamais il n'en est d'aussi beau que celui que je peux rêver... (Mais) Toi, tu l'es ! Je disais aux filles quand je les aimais : toi tu l'es ! Dieu sait si j'étais sincère et les filles le croyaient, comme je le croyais moi-même. Mais la jeune fille se transforme, elle devient femme, et la femme aussi se transforme - et pour finir, il ne reste que le coquillage, qui n'existe pas, le coquillage que l'on peut rêver.

On entend un grelot de traîneau.
Puis-je savoir, mon Enfant, quel est votre âge ?

VIOLA - Moi ? dix sept ans.

PELEGRIN - Dix sept ans ?

VIOLA - Pourquoi vous me regardez ainsi ? Grelot de traîneau

PELEGRIN - Le voilà, je crois, le voilà !

VIOLA - Qui ?

PELEGRIN - Le Chevalier : votre Père... Nous nous connaissons depuis dix-sept ans, votre Père et moi. A cette époque déjà, il voulait partir pour Hawaï, tout comme aujourd'hui.

VIOLA - Mon Père?

PELEGRIN - C'est un gentilhomme.

VIOLA - Et pourquoi n'est-il pas parti ?

PELEGRIN - Parce qu'un enfant l'attendait, tout comme aujourd'hui. Le voilà, je crois, allez à sa rencontre. Le voilà.

Viola lui obéit, lentement elle s'éloigne, sans quitter des yeux l'étranger ; il la suit du regard, lui aussi, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans l'obscurité de la porte.

PELEGRIN - On ne peut avoir les deux, il semble (bien). Pour l'un la mer, pour l'autre le château ; pour l'un Hawaï - pour l'autre l'enfant... Elvira revient accompagnée du secrétaire.

ELVIRA - Quelle lettre ? Donne !

LE SECRETAIRE - Votre Grâce.

ELVIRA - C'est toi qui es allé à cheval ?

LE SECRETAIRE - Que votre Grâce, me pardonne mon aspect. Je sors du lit. C'est la deuxième fois cette nuit que l'on me réveille...

ELVIRA - Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

LE SECRETAIRE - Notre Maître, Le Chevalier, l'a écrite cette nuit même, pour que je l'apporte au petit déjeuner.

ELVIRA - Au petit déjeuner ?

LE SECRETAIRE - Kirlian pensait cependant, comme Votre Grâce était déjà levée... Elvira lit la lettre. D's pas, Votre Grâce, je crois que le Chevalier est déjà de retour... Le secrétaire qui ne reçoit pas un seul mot de réponse, s'éloigne.

ELVIRA - Alors c'est ça !... Une fois encore, il voudrait vivre, (qu') il écrit, une fois encore pouvoir pleurer, et aimer et frémir à l'arôme d'une nuit, être fou de joie ; avant d'être enneigé à jamais... Pourquoi ne pouvions nous pas être plus sincères ? Elle ne peut voir son visage, de la façon dont il est assis à l'épINETTE : il est immobilé et aussi blanc qu'un masque de cire.

Oh Pelegrin ! Ne crois pas un mot de ce que je t'ai dit cette nuit... Je t'ai appelé salaud ; parce que je trouve misérable que j'ai rêvé de toi, rêvé de toi pendant dix sept ans... A présent, je peux le dire, Pelegrin, je suis heureuse que tu sois venu... Le Chevalier est sur le pas de la porte.

Pourquoi ne pouvions nous pas être plus sincères ?

LE CHEVALIER - Je voulais partir en voyage.

ELVIRA - Je sais.

LE CHEVALIER - Ce n'est pas possible... Et toi ?

ELVIRA - Je t'ai attendu . J'ai rêvé...

LE CHEVALIER - Je sais.

ELVIRA - Et quand je me suis éveillée je t'ai cherché en vain dans toute la maison. Ici je trouvais Pelegrin? Je l'ai ridiculisé par l'amour de toi.

LE CHEVALIER - Pour l'amour de moi ?

ELVIRA - Pour la foi en toi. (Fidélité) Depuis dix sept ans, je croyais qu'il me fallait mentir, qu'il le fallait, pour que j'ai foi en toi, comme toi en moi, je pensais... Et puis j'ai lu ta lettre à l'instant.

LE CHEVALIER - Tu l'as lue ?

ELVIRA - Pourquoi ne pouvions-nous pas être plus sincères ? Il s'en fallait de si peu. Comme on aurait pu se comprendre Tu as enterré ta nostalgie, dis-tu, pendant des années, afin qu' elle ne m'effraie pas, et (moi) j'ai eu honte que mes rêves pendant des années - je savais - qu'ils te feraient peur. Aucun des deux (personne) ne voulait

décevoir l'autre... Voilà la petite comédie que nous avons jouée si longtemps, si longtemps, jusqu'à la venue de Pelegrin.

Elle pousse un cri parce qu'elle s'aperoit qu'il est mort.

Pelegrin ?

LE CHEVALIER - Maintenant je comprends...

ELVIRA - Pourquoi tu souris ?

LE CHEVALIER - Maintenant je comprends, ce qu'il m'a dit cette nuit. Il avait l'air si gai, je ne pouvais pas croire que c'était pour de vrai.

ELVIRA - Pelegrin !

LE CHEVALIER - Il le savait.

ELVIRA - Pourquoi ne me l'as-tu pas dit, oh mon ami ! ne souris pas ainsi, je me mets à genoux devant toi. Nous nous sommes faits du tort, (du mal) nous tous. Dieu a voulu tout beaucoup plus beau... Nous pouvons nous aimer, tous, je m'en rends compte à présent : la vie est tout autre, l'amour est plus grand, la fidélité est plus profonde, elle n'a pas à redouter nos rêves, nous ne devons pas (il ne nous faut pas) tuer la nostalgie, il ne faut pas mentir... Oh Pelegrin. Tu m'entends ? Nous allons manger une orange ensemble, tu entends ? nous allons manger une orange ensemble : une fois encore il y aura la vie autour de nous... Ne souris pas ainsi.

LE CHEVALIER - Elvira...

ELVIRA - Pourquoi n'ai-je rien entendu, pendant que tu parlais, pourquoi ?

LE CHEVALIER - Ne pleure pas, Elvira, il n'y a rien d'horrible à tout cela ; je ne m'udis rien de tout ce que j'ai vécu, et rien, de ce que j'ai vécu (de ce qu'a été ma vie) je ne le voudrais recommencer... Il avait l'air si gai.

~~Il est alentour, les murs de la pièce et Elvira et le Chevalier, qui le sentent comme déjà il a dû le soutenir, quand Pelegrin l'a quittée, tout alentour s'enfonce dans l'obscurité et on entend la musique et les formes apparaissent.~~

- LA PREMIERE - J'apporte de Cuba le premier café.
- LA D UXIEME - Je suis la jeune fille que tu n'as jamais touchée, Anatolia.
- LA TROISIEME - Je t'apporte les fruits : des ananas, des pêches, des figues, des raisins ; ce sont les fruits de l'an prochain, de l'an qui vient.
- LA QUATRIEME - Je suis l'infirmière (la Soeur) qui te donna son sang, à l'hôpital à Madagascar.
- LA CINQUIEME - Je t'apporte les livres : Sophocle, Virgile, Confucius, Byron, Cervantes et tout ce que tu aurais voulu lire, une fois encore. Rayons débordant de l'esprit des siècles, et tâchés de cire.
- LA SIXIEME - Je suis le Capitaine de Honolulu, qui, Dieu sait pourquoi, devra par trois fois encore se souvenir de toi.
- LA SEPTIEME - Je t'apporte le vin que tu as répandu.
- LA HUITIEME - Je suis la Mère, que tu n'as jamais connue, je suis morte de toi.
- LA NEUVIEME - Je suis la Mort.
- PELEGRIN - Ça nous le saons...
- LA DERNIERE - Je suis de ton sang l'enfant, Viola, pour laquelle tout s'apprend, pour laquelle tout se renouveau, le recommencement.
-